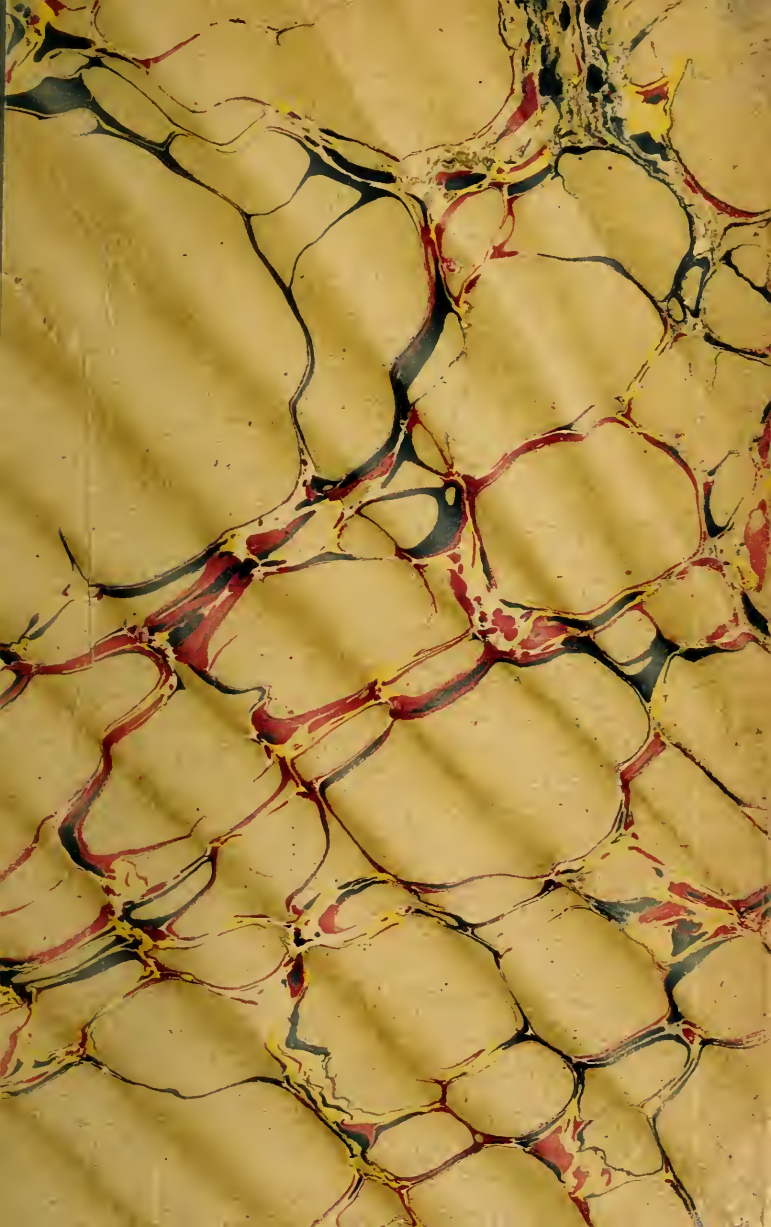
3 1761 07322027 9



MAURICE BOUKAY

CHANSONS ROUGES

MUSIQUE
DE
MARCEL
LEGAY
DESSINS
DE
STEINLEN

E. FLAMMARION
EDITEUR
26, Rue Rac

CHANSONS ROUGES

Il a été tiré de cet ouvrage
quinze exemplaires sur papier du Japon, tous numérotés.

DU MÊME AUTEUR

CHANSONS D'AMOUR

PRÉFACE DE PAUL VERLAINE.

NOUVELLES CHANSONS

PRÉFACE DE SULLY-PRUDHOMME
de l'Académie française

En préparation :

CHANSONS BLEUES

CHANSONS BLANCHES

Les chansons contenues dans ce volume se vendent séparément chez l'éditeur, G. Ondet, rue du Faubourg-Saint-Denis, 83, et à la librairie E. Flammarion.

~~3F~~
~~376280~~

MAURICE BOUKAY

CHANSONS ROUGES

MUSIQUE DE MARCEL LEGAY

Illustrations de STEINLEN

102444
15/6/10

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

Tous droits réservés.

M
1720
L4 5

PRÉFACE

Ami lecteur,

« C'est ici un livre de bonne foy », comme eût dit Montaigne. Ne cherche point dans ce recueil de poésies le parti-pris politique, philosophique ou religieux! Ce sont proprement des chansons sociales, où chacune des classes de la société moderne, où chacun des artisans de la Cité future, doit exprimer, en son langage, son idéal, sa douleur et ses vœux.

Toutes furent écrites en toute indépendance d'esprit, dans un temps où, n'étant pas encore mêlé à la vie politique, j'écoutais la grande voix du peuple et m'efforçais d'en saisir le sens et le symbole caché. Ne sois donc pas surpris d'entendre ici la parole originale, simple, familière et parfois brutale du Laboureur, du Vigneron, du Tisserand, du Rémouleur, du Rési-

gné, du Révolté, du Riche, du Pauvre, du Noble, du Bourgeois. Ce n'est pas moi qui parle pour eux. C'est eux qui ont parlé pour moi; je n'ai fait que noter le ton et la couleur de leur chanson.

Mon maître Verlaine disait : « La chanson d'amour est bleue. La chanson de rêve est blanche. La chanson de tristesse est grise. » La chanson sociale est rouge. Voilà pourquoi, lecteur, avant d'autres chansons bleues, blanches, grises, je te présente aujourd'hui ces chansons rouges. C'est la couleur du verre de vin que ton bon cœur offre au chemineau, pour le réconforter, sur la grand'route de la vie. C'est la couleur du soleil levant vers lequel se tournent tes regards ardents d'espérance. C'est la couleur extrême du drapeau tricolore, celle qui touche au cœur de toutes les misères, celle qui flotte au vent de toutes les libertés.

« Halte là ! me dit un esprit timoré.

Ne crains-tu pas, chanteur de la Fraternité, d'aviver, d'exciter les regrets et les douleurs du peuple, sous prétexte de les décrire? » — *Eh, quoi! bon critique, faire entendre la plainte amère de qui souffre et travaille, sera-ce donc toujours blesser l'égoïsme béat de qui digère et ne fait rien? Veux-tu ressembler au mauvais riche, tolérer que la main se tende, silencieuse et honteuse, pour mendier, mais défendre à la bouche de s'ouvrir, douloureuse, pour gémir? Si tu n'entends la plainte, comment pourras-tu consoler? Si tu ne vois la plaie de la Misère toute nue, comment sauras-tu la guérir? Si tu n'écoutes jusqu'au bout la Chanson des Droits et des Devoirs, la* Chanson du Mot passé *après la* Chanson de Nature, *comment pourras-tu juger ce livre, impartial, cette synthèse vivante de poésies solidaires? Sois brave et sois juste, bon critique! Ouvre tes yeux! Ouvre ton cœur!...*

Donc, ami lecteur, après la chanson d'amour, personnelle et subjective, voici la chanson d'humanité, multiple et objective, comme voulaient toute poésie Flaubert et Théophile Gautier : Chanson d'hier et d'aujourd'hui, Chanson de demain surtout !... L'amour de la femme a pour complément nécessaire l'amour de l'humanité. Est-ce ton avis ? Si oui, tu chanteras ces chansons rouges. Sinon, tu permettras que le peuple les chante. En tous cas, tu les comprendras. Et si, avec cela, tu les aimes, si elles te font, pour un soir, le cœur plus gaillard et l'esprit plus libre, ce sera la meilleure récompense du poète qui te souhaite de vivre pour agir et te serre la main fraternellement.

MAURICE BOUKAY

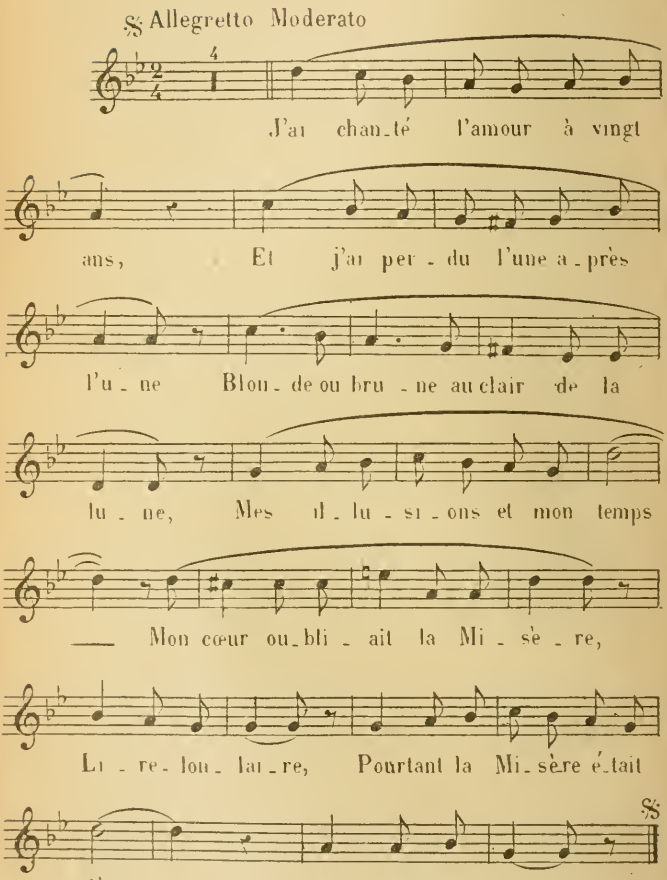
Paris-Dampierre, janvier-novembre 1896.

LA CHANSON DE MISÈRE

LA CHANSON DE MISÈRE

A Alphonse Daudet.

Un poète chante :



I

J'ai chanté l'amour à vingt ans,
Et j'ai perdu, l'une après l'une,
Blonde ou brune, au clair de la lune,
Mes illusions et mon temps.
Mon cœur oubliait la Misère,
Lire lon laire,
Pourtant la Misère était là.
Lire lon la!

II

C'était un matin de rancœur;
Ivre de ma tristesse accrue,
Je butai du pied, dans la rue,
Un pavé rouge comme un cœur.
C'était le cœur de la Misère,
Lire lon laire,
Entre deux pavés planté là,
Lire lon la!

III

Le pavé, se dressant vers moi :
« Combien j'ai vu de barricades,
Combien j'ai reçu d'estocades
De par la lettre de la loi !

Passant, prends garde à la Misère !
Lire lon laire,
Son cœur n'est pas mort. Halte là !
Lire lon la !

IV

« Je saigne à chaque iniquité,
Je suis le pavé de souffrance,
Je suis rouge du sang de France
Répandu pour l'Humanité.
Fleur de pavé, fleur de Misère,
Lire lon laire,
L'héroïsme a passé par là,
Lire lon la ! »

V

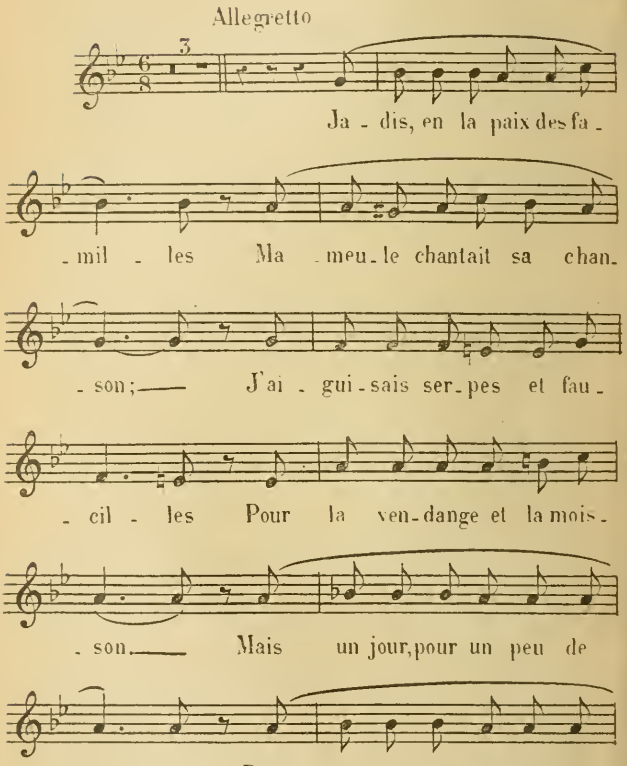
Égoïsme, arrière ! Je veux
Te marquer de ma chanson rouge.
L'espoir grandit. Le pavé bouge.
Debout, clairon ! Sonne les vœux !
C'est la chanson de la Misère ;
Lire lon laire,
La Justice viendra par là,
Lire lon la !

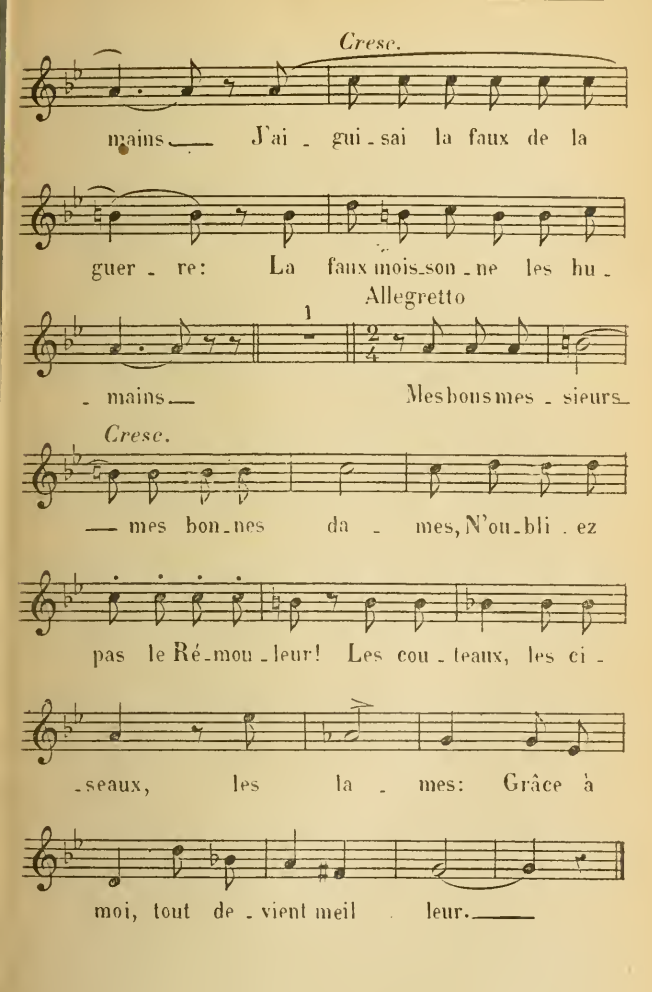
LA CHANSON DU RÉMOULEUR

LA CHANSON DU RÉMOULEUR

A François Coppée.

Le Rémouleur au pied fourchu chante :




Cresc.
mains — J'ai - gui - sai la faux de la
guer - re: La faux mois-son - ne les hu -
Allegretto
1
- mains — Mes bons mes - sieurs
Cresc.
— mes bon - nes da - mes, N'ou - bli - ez
pas le Ré - mou - leur! Les cou - teaux, les ci -
- seaux, les la - mes: Grâce à
moi, tout de - vient meil - leur.

I

Jadis, en la paix des familles,
Ma meule chantait sa chanson;
J'aiguisais serpes et faucilles
Pour la vendange et la moisson.
Mais un jour, pour un peu de terre,
Deux tribus en vinrent aux mains.
J'aiguisai la faux de la guerre :
La faux moissonna les humains.

Mes bons messieurs, mes bonnes dames,
N'oubliez pas le rémouleur!
Les couteaux, les ciseaux, les lames,
Grâce à moi tout devient meilleur.

II

Ce que j'en ai fourbi d'épées!
Un peuple après l'autre s'en sert.
Bon Dieu! si les têtes coupées
Pouvaient parler, quel beau concert!
Chacune à mon art rendrait grâces
D'avoir tranché vif leur orgueil
Et tous les préjugés de races,
Qui ne font la paix qu'au cercueil.

Mes bons messieurs, mes bonnes dames,
N'oubliez pas le rémouleur !
Les couteaux, les ciseaux, les lames.
Grâce à moi tout devient meilleur.

III

Bref, je rendis un tel service
Au monde en purgeant son péché,
Qu'au nom de la Loi, la Justice
M'a remis son glaive ébréché.
C'est un couteau triangulaire;
Je l'ai poli. C'est un plaisir.
Ça vous coupe la jugulaire :
On n'a pas le temps de souffrir.

Mes bons messieurs, mes bonnes dames,
N'oubliez pas le rémouleur !
Les couteaux, les ciseaux, les lames,
Grâce à moi tout devient meilleur.

IV

Ma meule a soif, et mon eau s'use.
Ma meule a soif ; l'eau va tarir.
Voici bien des ans que l'eau fuse
Sur la pierre pour l'attendrir.

Sans eau, comment tremper les armes?
Vous tous, qui voyez mon malheur,
Versez goutte à goutte vos larmes
Sur la meule du rémouleur.

Mes bons messieurs, mes bonnes dames,
N'oubliez pas le rémouleur!
Les couteaux, les ciseaux, les lames,
Grâce à moi, tout devient meilleur.

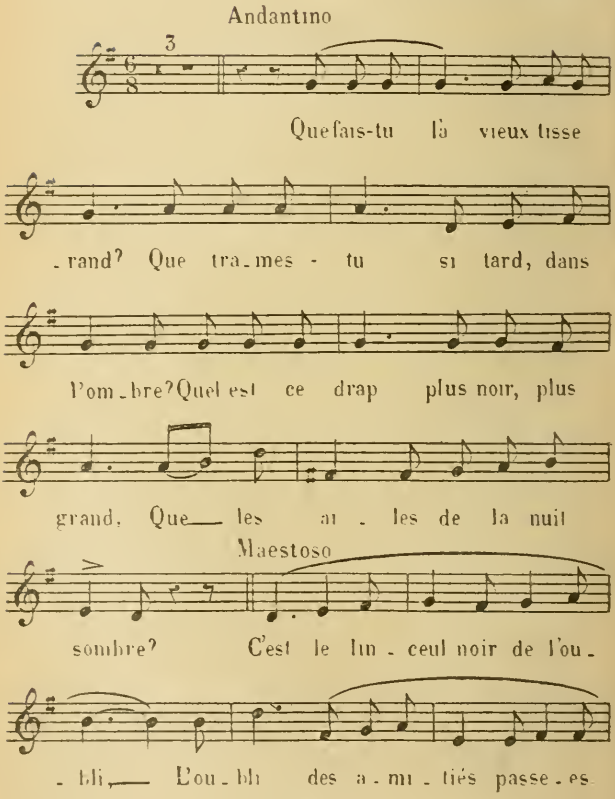
LA CHANSON DE L'OUBLI

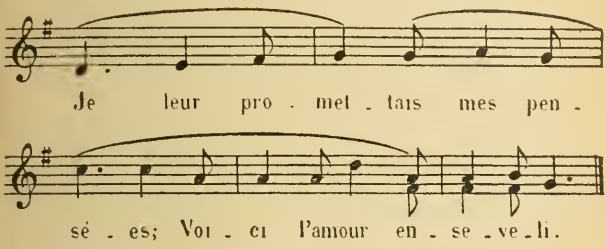
2.

LA CHANSON DE L'OUBLI

A Jules Lemaître.

Un philosophe chante :





I

Que fais-tu là, vieux tisserand ?
Que trames-tu, si tard, dans l'ombre ?
Quel est ce drap plus noir, plus grand
Que les ailes de la Nuit sombre ? —
C'est le linceul noir de l'oubli,
L'oubli des amitiés passées;
Je leur promettais mes pensées :
Voici l'amour enseveli ! —

II

Dis-moi, tisserand diligent,
Pour qui cette toile si blanche,
Où le lys et l'aigle d'argent
Semblent périr sous l'avalanche ? —

C'est le linceul blanc de l'oubli,
L'oubli de ceux que froisse et brise
Le règne qui me favorise.
Voici le lys enseveli ! —

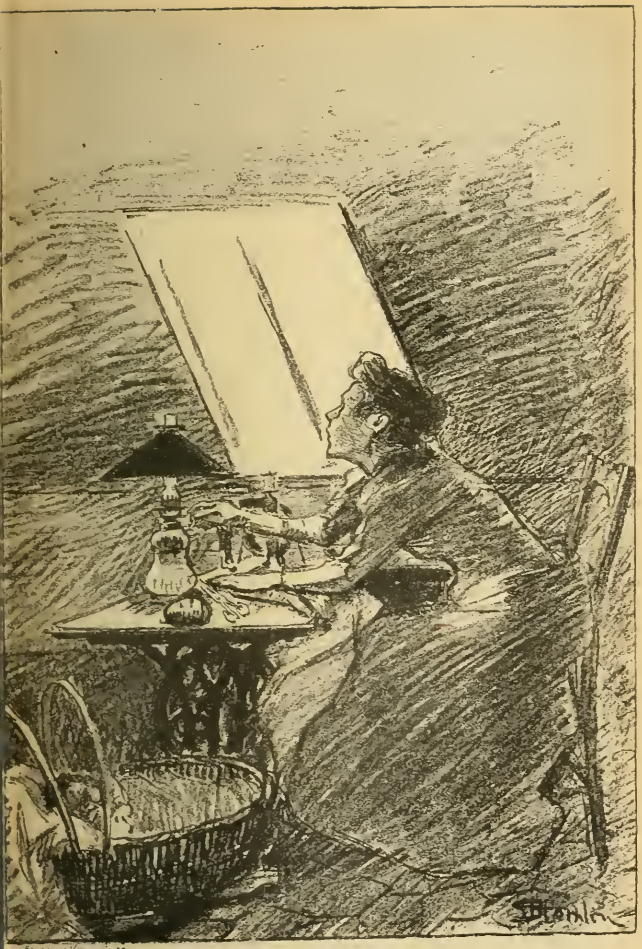
III

Et pour qui donc, vieux tisserand,
Ce linceul rouge qui tressaille
Comme on voit, au soleil mourant,
Tressaillir un champ de bataille ? —
C'est le linceul rouge d'oubli,
L'oubli de ceux qui sont esclaves.
Pour que je vive sans entraves
Voici leur droit enseveli. —

IV

Arrête ! Vieillard, sans fierté,
Ta toile a fait le tour des âges.
Pour tisser une liberté
C'est trop de morts et de servages ! —
M'arrêter, non ! Je suis l'Oubli,
Je suis celui qu'en vain l'on prie.
Il faut pour que demain sourie
Qu'hier soit vite enseveli. —

LA CHANSON DE L'AIGUILLE

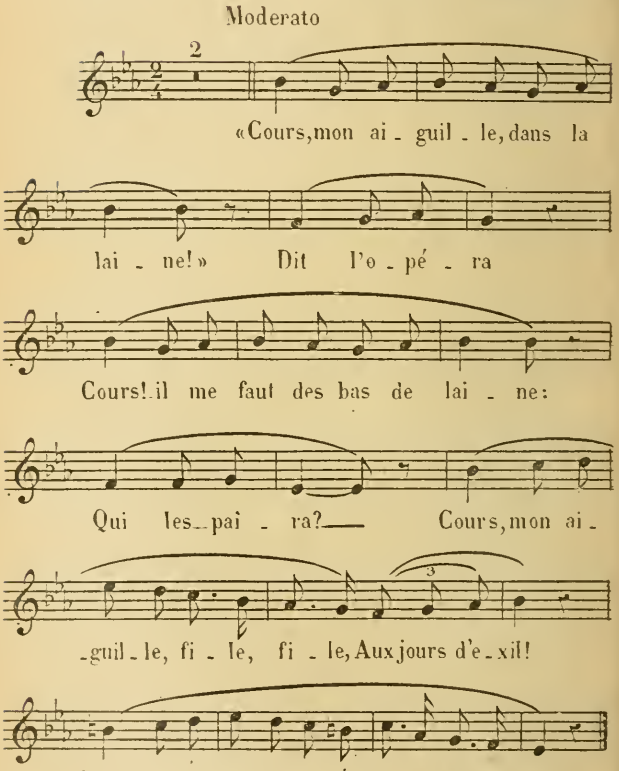


LA CHANSON DE L'AIGUILLE

(D'APRÈS THOMAS HOOD.)

A Sully-Prudhomme.

Une fille du peuple chante :



I

« Cours, mon aiguille, dans la laine ! »
Dit l'opéra.
Cours ! Il me faut des bas de laine.
Qui les paîra ?
Cours, mon aiguille, file, file !
Voici l'exil.
Cours, voici que ma santé file
Avec mon fil !

II

Mon cerveau vide a le vertige :
Toujours trimer !
Mon cœur plus vide a le vertige :
Jamais aimer !
Ni ciel, ni pain ! Jours et nuitées,
L'aiguille avant !
Tomber de sommeil aux nuitées,
Coudre en rêvant !

III

Je couds à certains mariages
Des dessus clairs.
Je couds à d'autres mariages
Des dessous chers.
Je couds deux chagrins pour doublure
Au bonheur seul.
Je couds aux berceaux pour doublure
Un grand linceul.

IV

Mes doigts piqués de taches rouges,
Mes doigts meurtris !
Mes yeux gonflés de veines rouges,
Mes yeux flétris !
Mes bras et mes poignets débiles,
Au bout de l'an ;
Mon ventre creux, mes reins débiles,
C'est le bilan !

V

Hommes, près de vos sœurs chéries,
Songez à nous !
Songez près des femmes chéries,
Souvenez-vous !
Ce ne sont pas nos toiles blanches
Que vous usez :
C'est notre vie, en ses nuits blanches,
Que vous brisez !

VI

Cours, mon aiguille, file, file
Le drap des morts !
Au cœur des hommes file, file
Tous les remords !
Dieu, se peut-il que le pain vaille
Si cher, si cher !
Et que cependant si peu vaille
Mon sang, ma chair !

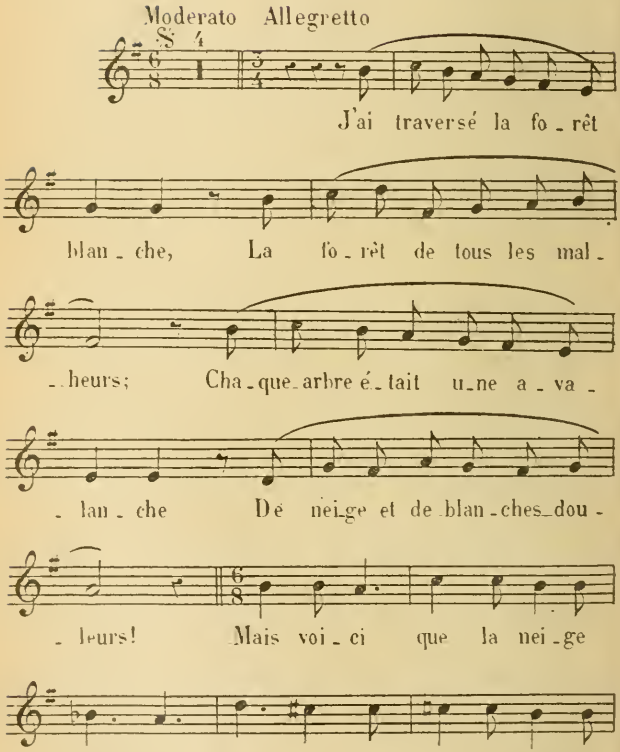
LA FORÈT ROUGE

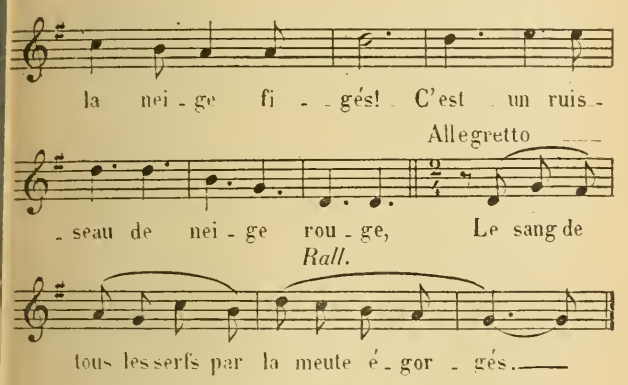
3.

LA FORÊT ROUGE

A Henry Bauêr.

Un serf chante :





I

J'ai traversé la forêt blanche,
La forêt de tous les malheurs.
Chaque arbre était une avalanche
De neige et de blanches douleurs.
Mais voici que la neige bouge,
Voici des flots de sang dans la neige figés
C'est un ruisseau de neige rouge,
Le sang de tous les serfs par la meute égorgés.

II

Ailleurs la neige devient boue,
La neige ici devient frisson.
Sous l'âpre vent qui la secoue,
La forêt clame sa chanson :

« Combien de serfs, autrefois libres,
Dans la gueule des chiens, traqués par les chasseurs,
Ont laissé leur cœur et leurs fibres,
Leur droit de vivre en paix sans tyrans oppresseurs! »

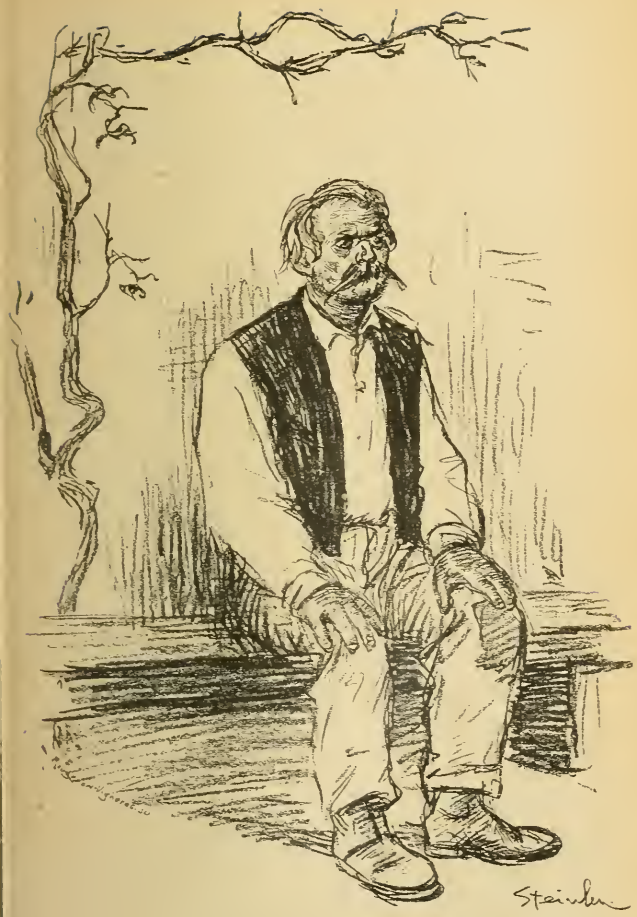
III

Et voilà, sous le plus grand chêne,
Combien de cadavres pendus !
Leurs pieds sont rivés d'une chaîne,
Et leurs seins gauches sont fendus.
La neige en vain les couvre blanche :
Quelque chose de rouge apparaît sur leurs corps.
Les corbeaux chantent sur la branche,
Les corbeaux de la loi qui vivent sur les morts.

IV

Arrière, meute sacrilège !
Chiens, respectez les blancs tombeaux !
Vous léchez le sang dans la neige.
Vous fouillez les cœurs, noirs corbeaux !
Mais voici que l'ouragan passe,
Voici les oppresseurs en victimes changés !
A travers le temps et l'espace,
Voici les droits des morts par l'ouragan vengés !

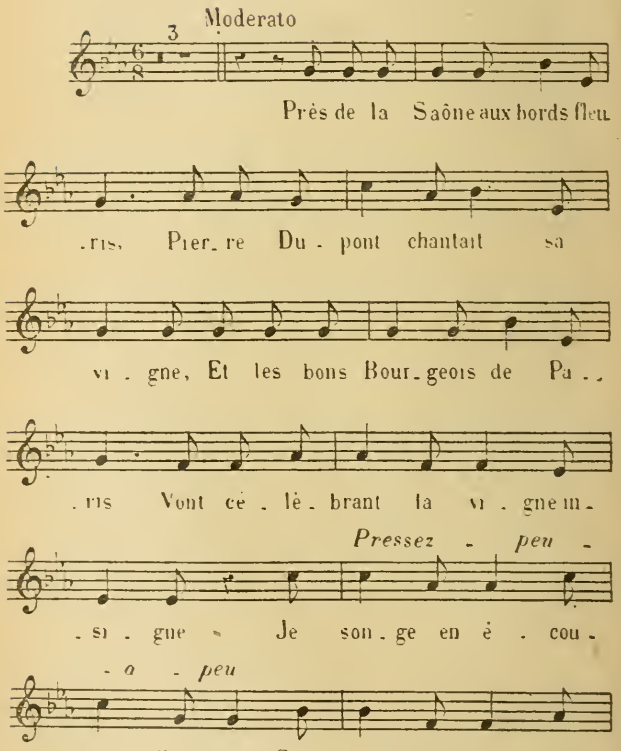
LA VIGNE ROUGE


Steinlen

LA VIGNE ROUGE

Au Bon Vigneron Charles Paris

Un vigneron chante :



ô ma treil . le, Que c'est no . tre sang

à tous deux Qui rou . git leur di .

Allegretto

. ve bouteil . le? Vi . gne dis leur ce que tu

sais, — Dis aux bu . veurs de groupe en

grou . pe Que cha . cun s'en . i . vre à ta

cou . pe, Hor . mis le vi . gne . ron fran .

. çais Chœur ad lib. Hor . mis le vi . gne . ron français

Hor . mis le vi . gne . ron français.

I

Près de la Saône aux bords fleuris,
Pierre Dupont chantait sa vigne ;
Et les bons bourgeois de Paris
Vont célébrant la vigne insigne.
Je songe, en écoutant l'un deux :
Sauront-ils jamais, ô ma treille,
Que c'est notre sang à tous deux
Qui rougit leur « dive bouteille » ?

Vigne, dis-leur ce que tu sais !
Dis aux buveurs, de groupe en groupe,
Que chacun s'enivre à ta coupe
Hormis le vigneron français !

II

La vigne n'avait d'ennemis
Jadis que le gel et la grêle.
Aujourd'hui l'ennemi s'est mis
Sous la feuille et l'écorce frêle.
Les microbes sont légion,
Les invisibles sont les pires ;

Et c'est toute une région
Que saccagent tous ces vampires.

Vigne, dis-leur ce que tu sais!
Dis aux buveurs, de groupe en groupe,
Que chacun s'enivre à ta coupe
Hormis le vigneron français!

III

La feuille est rouge sans raisin.
La vigne a l'air d'une lépreuse,
Plus rouge que du sarrasin,
Tant que la grive en est peureuse.
Et voici tous les noirs corbeaux
Du fisc et tous les rats de cave,
Qui se disputent les lambeaux
De ma vigne, sanglante épave.

Vigne, dis-leur ce que tu sais!
Dis aux buveurs de groupe en groupe
Que chacun s'enivre à ta coupe
Hormis le vigneron français!

IV

La rage eut son Pasteur. Le vin
Trouvera-t-il qui le protège?
Savants, chercherez-vous en vain
Remède au sinistre cortège?

Par le poison, par un ciron
Songez que notre pays crève !
Songez au pauvre vigneron
Qui ne boit de bon vin qu'en rêve !

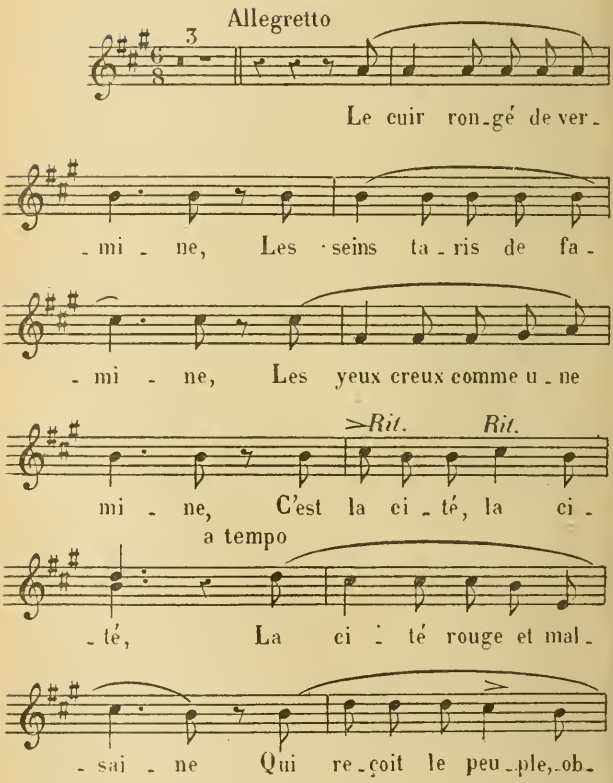
Vigne, dis-leur ce que tu sais !
Dis aux buveurs de groupe en groupe
Que chacun s'enivre à ta coupe
Hormis le vigneron français !

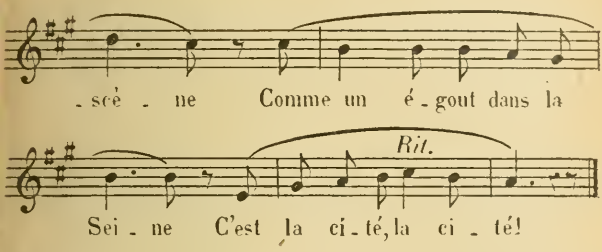
LA CITÉ ROUGE

LA CITÉ ROUGE

A Alexandre Millerand.

Un ouvrier chante :





I

Le cuir rongé de vermine,
Les seins taris de famine,
Les yeux creux comme une mine,
C'est la Cité, la Cité !
La Cité rouge et malsaine,
Qui reçoit le peuple, obscène,
Comme un égout dans la Seine.
C'est la Cité, la Cité !

II

La Cité n'a qu'une chambre,
Fournaise jusqu'à septembre
Et glacière dès novembre.
L'air pur manque à la Cité.

Pour avoir chaud, l'on s'y saoûle.
Pour avoir frais, l'on s'y roule
Sur le pavé qui s'écroule.
L'air pur manque à la Cité.

III

Au matin, l'homme travaille
A gagner, vaille que vaille,
De quoi dormir sur la paille :
C'est le lit de la Cité.
Un seul lit pour la famille,
Père, mère, fils et fille.
L'inceste croît et fourmille :
C'est le lit de la Cité.

IV

A dix ans, le gamin trime ;
A quinze ans, c'est pour la frime ;
A vingt ans, c'est pour le crime.
Le sang coule en la Cité.
La Cité c'est la matrice,
A peine génératrice
Qu'elle est déjà corruptrice.
Le sang coule en la Cité.

V

Veuve alors, bête de somme,
La Cité prend un autre homme,
Puis un autre qu'elle assomme.
Un de moins pour la Cité !
Mais la Cité se console ;
Monseigneur le Monopole
Entretient la nécropole
Du peuple : c'est la Cité !

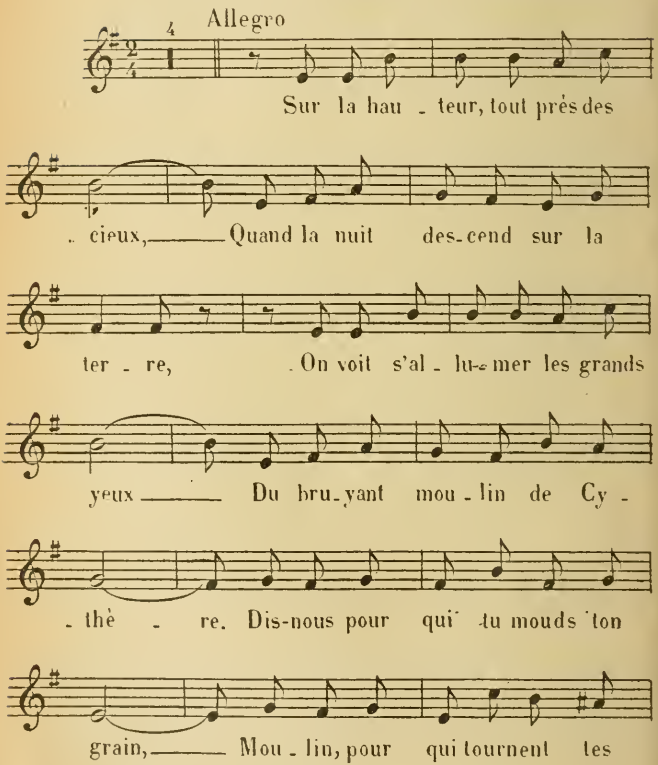
LE MOULIN ROUGE

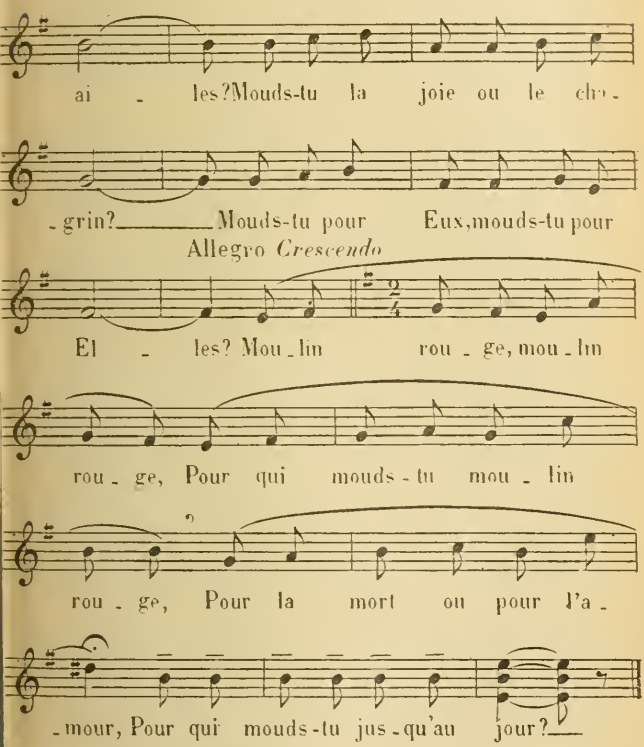
Rougeron Vignerol. sc
Steinlen

LE MOULIN ROUGE

A Edmond Lepelletier.

Un Meunier de Montmartre chante et le Moulin répond :




ai - les? Mouds-tu la joie ou le cho-
- grin? Mouds-tu pour Eux, mouds-tu pour
Allegro Crescendo
El - les? Mou - lin rou - ge, mou - lin
rou - ge, Pour qui mouds - tu mou - lin
rou - ge, Pour la mort ou pour l'a -
- mour, Pour qui mouds - tu jus - qu'au jour?

I

Sur la hauteur, tout près des cieux,
Quand la nuit descend sur la terre,
On voit s'allumer les grands yeux
Du bruyant moulin de Cythère...
Dis-nous pour qui tu mouds ton grain,
Moulin, pour qui tournent tes ailes ?
Mouds-tu la joie ou le chagrin ?
Mouds-tu pour eux ? mous-tu pour elles ?
Moulin Rouge,
Moulin Rouge,
Pour qui mouds-tu, Moulin Rouge ?
Pour la Mort ou pour l'Amour,
Pour qui mouds-tu jusqu'au jour ?

II

Je mouds pour que les nains, les fous,
Les déshérités, les malades
Aient, moyennant quarante sous,
Leur part d'amour et de ballades.
Je mouds pour que les malheureux,
Les orphelins, les sans-caresses,
Aient des hivers moins rigoureux
Près de leurs sœurs, les pécheresses.

III

Je mouds pour que les meurt-de-faim,
Oubliant que leur ventre gronde,
S'enivrent de rhythmes sans fin
Et de visions de chair blonde.
Je mouds pour que les assassins,
Éblouis, laissent passer l'heure
Où les ventrus et les malsains
Regagnent, tremblants, leur demeure.

IV

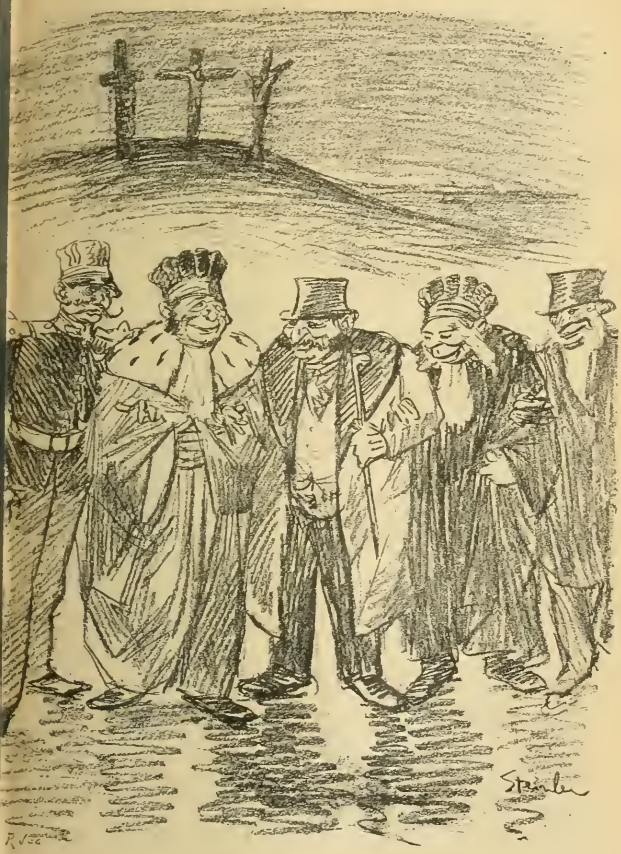
Pour les ouvriers des cités,
Je mouds la danse qui console
Et qui fait croire aux libertés,
Pourvu qu'ils aient la *Carmagnole*.
Ils rêvent que l'Égalité
C'est un vis-à-vis aux quadrilles,
Avec un baron bien renté,
Qui jette un peu d'or à leurs filles.

V

Sur la montagne des Martyrs,
Je mouds le Rêve et l'Harmonie,
Je mouds l'or et les repentirs,
Le rachat par l'ignominie.

Je mouds un avenir meilleur,
Je mouds pour eux; je mouds pour elles.
Ayez pitié de nous, Seigneur.
Par la croix rouge de mes ailes !
Moulin Rouge.
Moulin Rouge,
Pour qui mouds-tu, Moulin Rouge ?
Pour la Mort ou pour l'Amour.
Pour qui mouds-tu jusqu'au jour ?

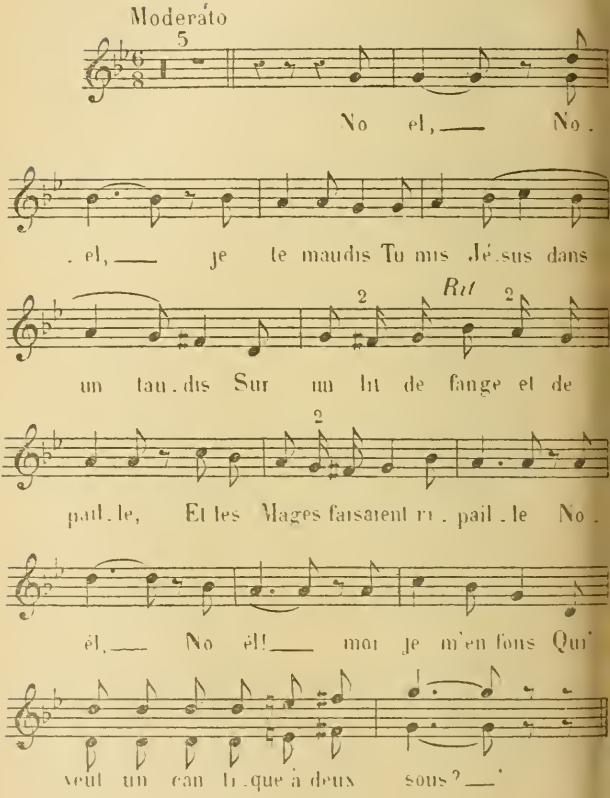
NOËL ROUGE



NOËL ROUGE.

A Jean Richepin.

Un voyou vend des noëls à la porte du Temple et chante



I

Noël! Noël! Je te maudis :
Tu mis Jésus dans un taudis.
Sur un lit de fange et de paille,
Et les mages faisaient ripaille.

Noël! Noël! Moi, je m'en fous.
Qui veut un cantique à deux sous?

II

Noël! Noël! Les bons bourgeois
Ont craché sur Jésus trois fois.
Noël, tu graissas leur salive
De dindons truffés à l'olive.

Noël! Noël! Moi, je m'en fous.
Qui veut un cantique à deux sous?

III

Noël! Noël! Les bons docteurs,
Les bons rabbins, les bons pasteurs
L'ont mis sur la croix pour exemple :
Il les avait chassés du temple.

Noël! Noël! Moi, je m'en fous.
Qui veut un cantique à deux sous?

IV

Noël! Noël! Les bons préfets
L'ont accusé de leurs forfaits.
Publicain, juge, commissaire,
Voici votre bouc émissaire!

Noël! Noël! Moi, je m'en fous.
Qui veut un cantique à deux sous?

V

Noël! Noël! Les bons soldats
Ont pris le mot d'ordre à Judas
Et percé Jésus d'une lance.
Cœur percé garde le silence!

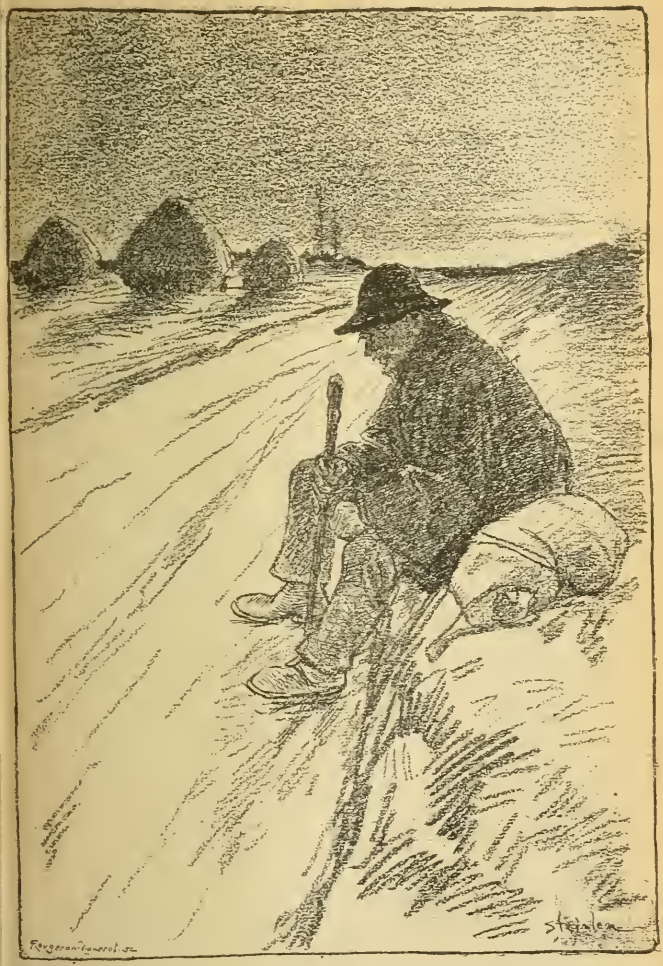
Noël! Noël! Moi, je m'en fous.
Qui veut un cantique à deux sous?

VI

Noël! Noël! Le bon voleur
Seul lui donna son dernier pleur,
Et tous deux moururent ensemble.
Fais, Seigneur, que je lui ressemble!

Noël! Noël! Moi, je m'en fous
Qui veut un cantique à deux sous?

LA VOLEUSE

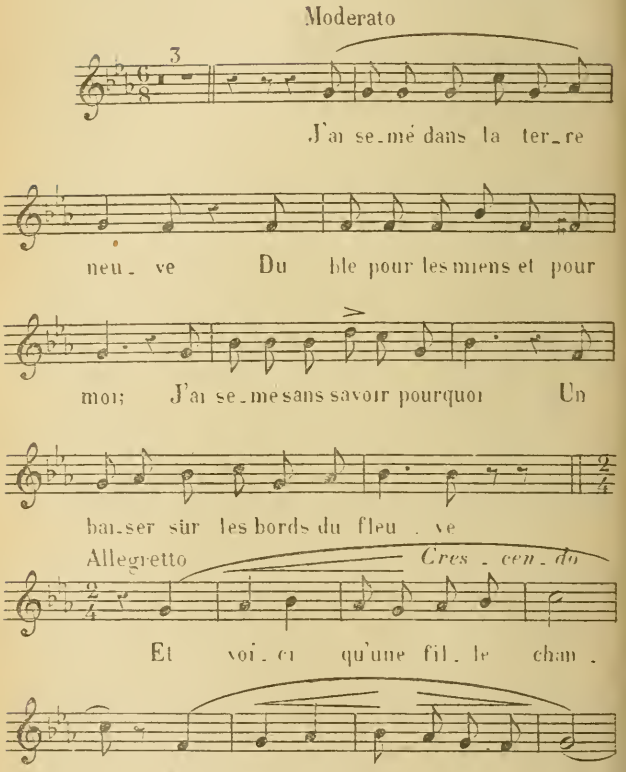


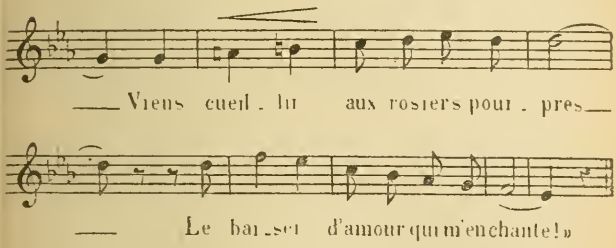
6.

LA VOLEUSE

A Armand Silvestre.

Un chemineau chante :





I

J'ai semé dans la terre neuve
Du blé pour les miens et pour moi.
J'ai semé, sans savoir pourquoi,
Un baiser sur le bord du fleuve.

Et voici qu'une fille chante :
« Viens moissonner les blés dorés.
Viens cueillir aux rosiers pourprés
Le baiser d'amour qui m'enchante! »

II

J'ai répondu : « L'amour au diable!
Au diable le baiser fleuri!
Dès ce soir. il sera flétri.
Mieux vaut du pain blanc sur la table. »

Et j'ai pris ma bonne faucille
Pour couper les blés jaunissants ;
Et j'ai laissé pour les passants
Le baiser, l'amour et la fille.

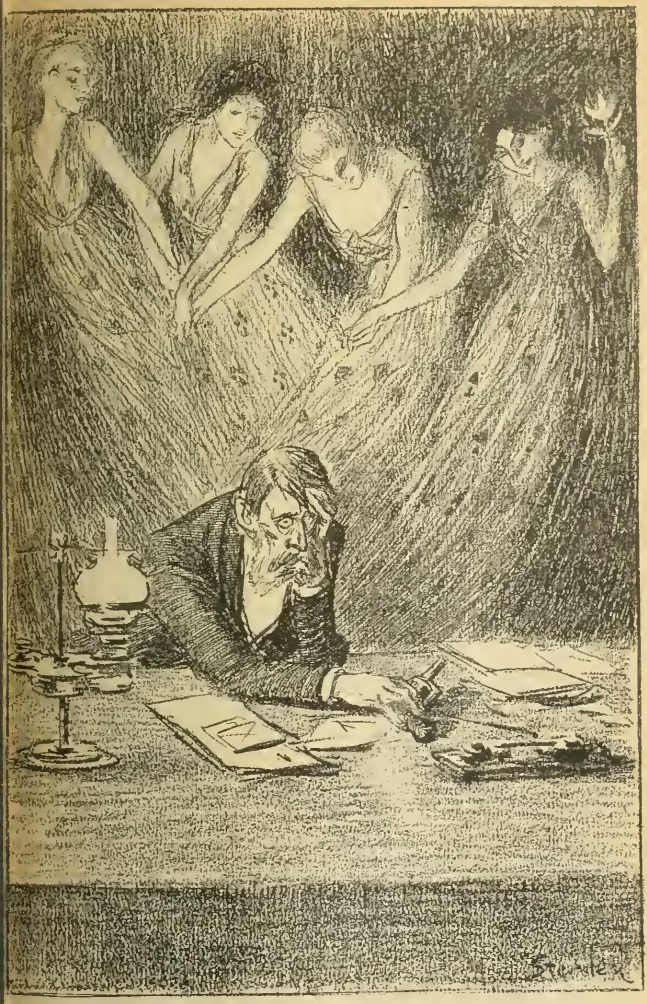
III

C'est l'hiver. On frappe à porte
La fille entre et me dit : « J'ai faim !
Si tu veux me donner du pain,
C'est ton baiser que je t'apporte. »

Or, la fille était si jolie
Qu'elle prit mon pain, tout mon bien,
Et mon baiser. Je n'ai plus rien
Plus rien, plus rien que ma folie.

———

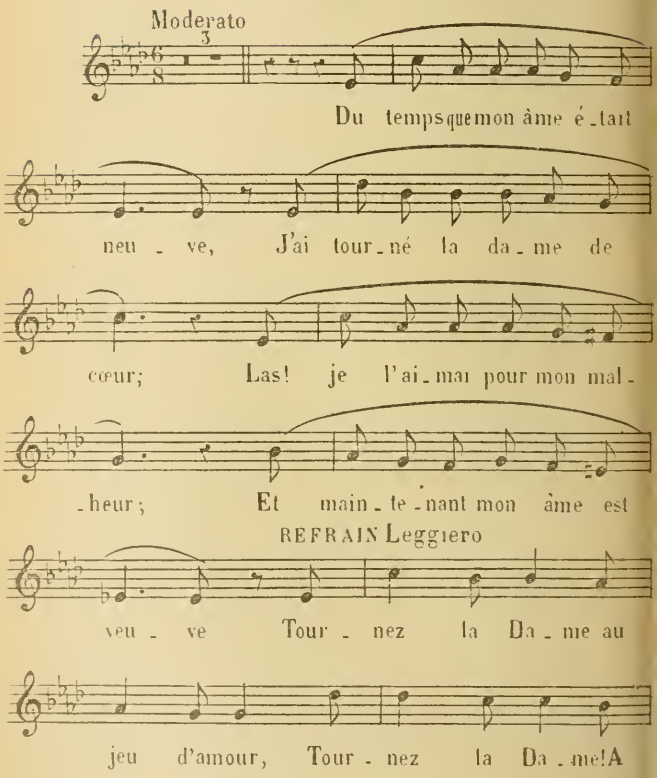
LES QUATRE DAMES

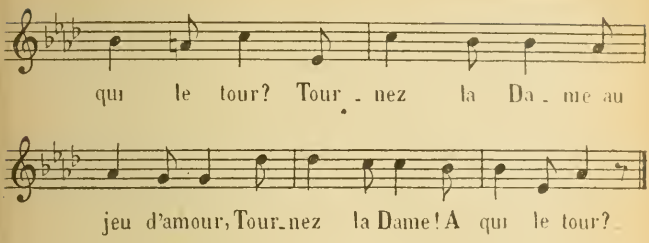


LES QUATRE DAMES

A Catulle Mendès.

Un criminel d'amour chante :





I

Du temps que mon âme était neuve,
J'ai tourné la dame de cœur.
Las! je l'aimai, pour mon malheur;
Et maintenant mon âme est veuve.

Tournez la dame au jeu d'amour!
Tournez la dame! A qui le tour?

II

La dame de trèfle est passée...
Pour sertir un bijou nouveau,
Elle prit l'or de mon cerveau:
Son luxe épuisa ma pensée.

Tournez la dame au jeu d'amour!
Tournez la dame! A qui le tour?

III

Dame de carreau, dame sage
Me convertit, l'autre saison,
Au mariage de raison :
Mon cœur est mort à l'esclavage!

Tournez la dame, au jeu d'amour!
Tournez la dame! A qui le tour?

IV

La dame de pique est sortie :
C'est le jeu, le crime et le vol.
Puis l'on vous échancre le col;
Et c'est la fin de la partie!

Tournez la dame, au jeu d'amour!
Tournez la dame! A qui le tour?

V

Allez, maîtresses souveraines,
Semez l'amour et les remords!
Sautez, valets! Les rois sont morts.
Sautez pour amuser les reines!

Tournez la dame au jeu d'amour!
Tournez la dame! A qui le tour?

LA

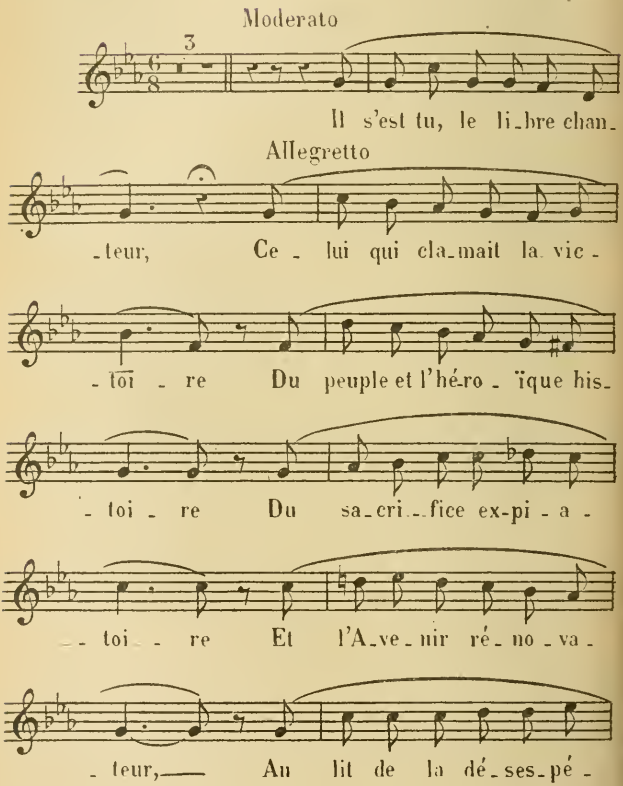
CHANSON DU PAUVRE CHANTEUR

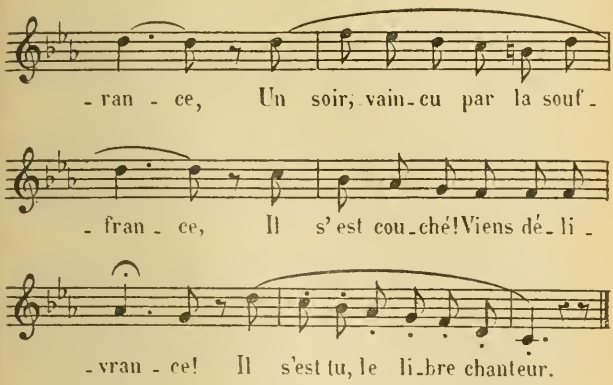
7.

LA CHANSON DU PAUVRE CHANTEUR

A la mémoire de Jules Jouy.

Un chansonnier chante :





I

Il s'est tu le pauvre chanteur,
Celui qui clamait la victoire
Du peuple et l'héroïque histoire
Du sacrifice expiatoire,
Et l'avenir rénovateur.
Au lit de la désespérance,
Un soir, vaincu par la souffrance,
Il s'est couché. Viens, délivrance !
Il s'est tu, le pauvre chanteur.

II

Donnez pour le pauvre chanteur,
Vous qu'il consolait, vous, les mères,
Menant loin des douleurs amères,
Au palais d'azur des chimères,
L'enfant, votre espoir enchanteur !
Femme, sois douce et sois clémente
Au poète qui se lamente
Loin de l'amour et de l'amante !
Donnez pour le pauvre chanteur !

III

Priez pour le pauvre chanteur,
O vous, troupeau des rabat-joies,
Chair à canon, chair qui rougeoies,
Chair à plaisir, rançon des joies,
Vous qu'il vengea de l'insulteur !
Votre douleur, toujours nouvelle,
Faucha si longtemps sa cervelle
Qu'elle gît, stérile javelle !
Priez pour le pauvre chanteur !

IV

Chantez pour le pauvre chanteur !
Et qu'à votre voix, jeunes filles,
Du bagne affreux tombent les grilles !
Que son esprit, sous les charmilles [1],
Revienne au chant libérateur !
Suffit qu'un refrain lui sourie :
L'exilé revoit sa patrie ;
Allez, ô blonde théorie !
Chantez pour le pauvre chanteur !

V

Pitié pour le pauvre chanteur !
Seigneur qui nous dictes nos rimes,
Seigneur de bonté qui n'opprimes
Que les méchants fauteurs de crimes,
Seigneur de l'esprit créateur !
Au chansonnier dans l'indigence,
Verse tes trésors d'indulgence,
Ressuscite l'intelligence !
Pitié pour le pauvre chanteur !

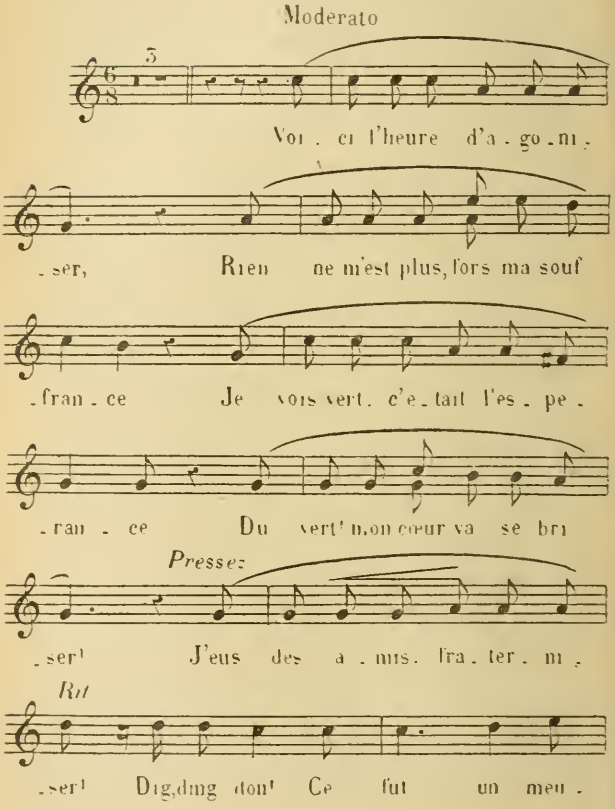
1. Cette pièce fut composée et récitée par l'auteur à l'occasion de la représentation donnée, au printemps de 1896, par les poètes-chansonniers au bénéfice du pauvre Jules Jouy, que la cruelle maladie, à laquelle il devait succomber, retenait alors captif dans une maison de santé de Picpus.

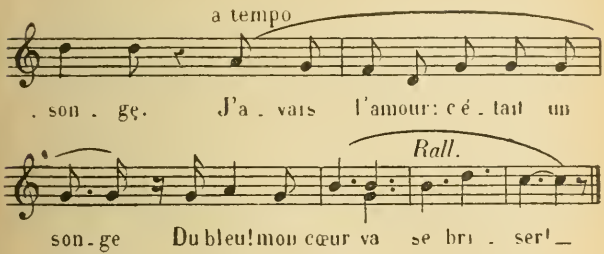
L'AGONIE DE L'ARTISTE

L'AGONIE DE L'ARTISTE

A la mémoire de Paul Verlaine.

Un artiste chante :





Voici l'heure d'agoniser :
Rien ne m'est plus, fors ma souffrance.
Je vois vert : C'était l'espérance.
Du vert ! Mon cœur va se briser !

J'eus des amis. Fraterniser !
Dig, ding, don : Ce fut un mensonge.
J'avais l'amour. C'était un songe.
Du bleu ! Mon cœur va se briser.

Ils m'ont dit, voulant me griser :
« Nous buvons à ta gloire, frère ! »
J'ai bu. La coupe était amère.
Du gris ! Mon cœur va se briser.

Elle dit : « Je veux apaiser
Ta douleur avec mes tendresses. »
Elle sentait d'autres caresses.
De l'or ! Mon cœur va se briser.

Je n'aurai plus un seul baiser.
Nous n'irons plus au bois, mesdames.
Et les hommes sont nés des femmes.
Du noir ! Mon cœur va se briser.

Le mal est près de m'épuiser.
Sur mes cheveux la neige tombe ;
La neige tombe sur ma tombe.
Du blanc ! Mon cœur va se briser.

Voici mon cœur paralysé.
Jésus s'en allait à l'école
Portant sa croix sur son épaule !
Du jour ! Mon cœur est tôt brisé !...

Voici mon amour épuisé...
Adieu la vie ! Adieu chimère !
Berce-moi dans tes bras, ma mère.
La nuit ! La nuit ! Mon cœur... Brisé !

NOCTURNE ROUGE

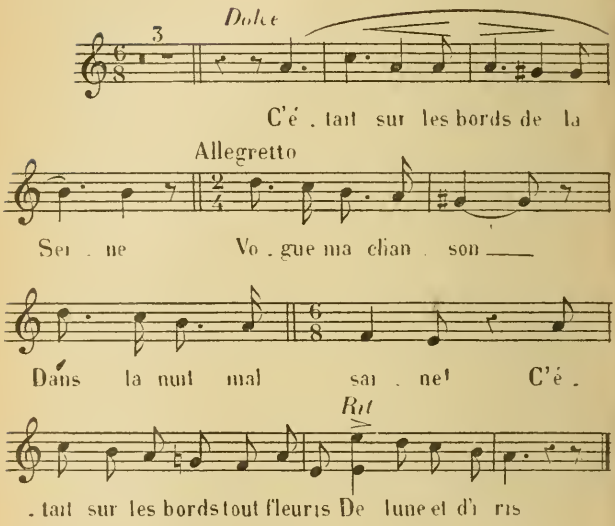
8.

Rougeron Vignerol sc.

NOCTURNE ROUGE

A Jean Lorrain.

Un assassin chante :



I

C'était sur les bords de la Seine, —
Vogue, ma chanson, dans la nuit malsaine! —
C'était sur les bords tout fleuris
De lune et d'iris.

II

C'était sur la berge, à la brune, —
Vogue, ma chanson, vogue sous la lune! —
C'étaient deux ombres de terreur :
Fille et souteneur.

III

C'était comme un soupir qui brame, —
Vogue, ma chanson, vogue avec son âme! —
C'était un soupir qu'un baiser
Voulait épuiser.

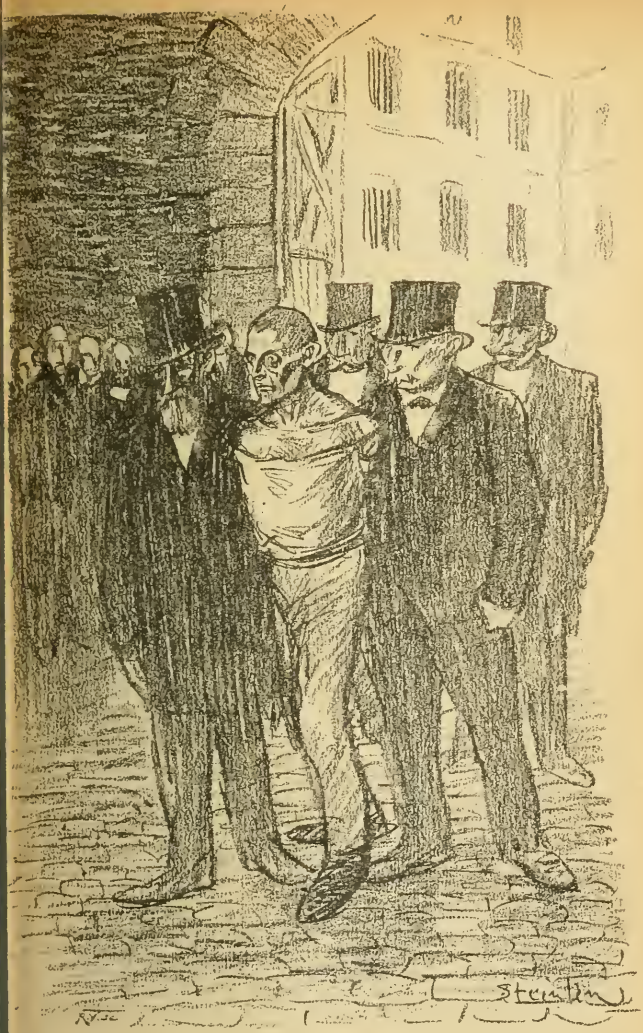
IV

C'était comme un éclair qui brille, —
Vogue, ma chanson, vogue avec la fille! —
C'était un choc dans les roseaux,
Un corps sur les eaux.

V

C'était comme une ombre falote, —
Vogue, ma chanson, vogue, vogue et flotte! —
C'était comme un couteau qui fuit
Rouge dans la nuit....

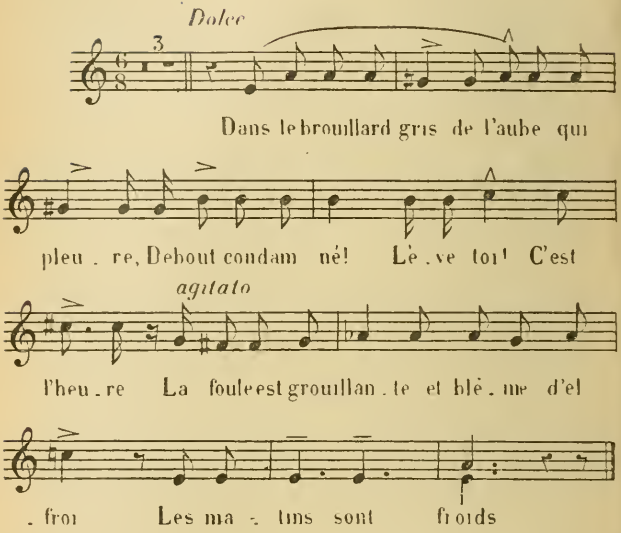
AUBADE ROUGE


Steinlen

AUBADE ROUGE

A Henry Fromentel.

Un bourreau chante :



I

Dans le brouillard gris de l'aube qui pleure, —
Debout, condamné! Lève-toi : c'est l'heure! —
La foule est grouillante et blême d'effroi.
Les matins sont froids.

II

Sur le pavé sale et gluant qui glisse, —
Glisse, mon couteau! Glisse en ta coulisse! —
Les bois sont montés : on n'est pas manchot!
Les matins sont chauds.

III

Sous le porche noir vient la robe noire, —
Pleure, crucifix, tes larmes d'ivoire! —
Sur la bouche pâle et le cou flétri,
Les matins sont gris.

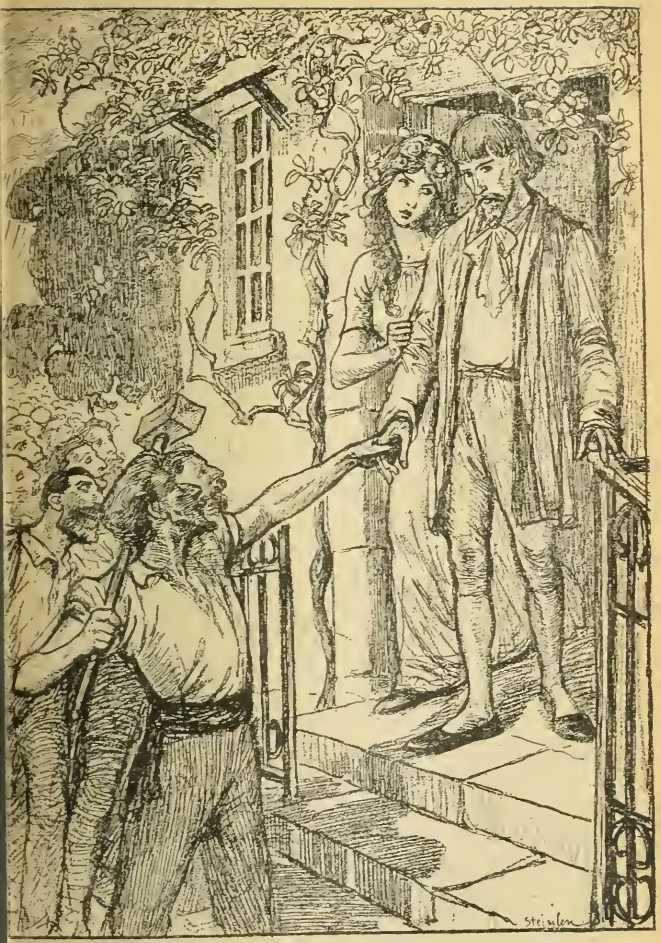
IV

Sur le buste vert la chemise est blanche, —
Couche-toi, muet, sur la longue planche! —
Crac ! le couteau tombe avec le grief.
Les matins sont brefs.

V

Sur le pavé rouge on passe l'éponge. —
Roule, fourgon, roule! Et la tête songe :
« Deux crimes pour un! Grâce à toi, Deibler,
Les matins sont clairs. »

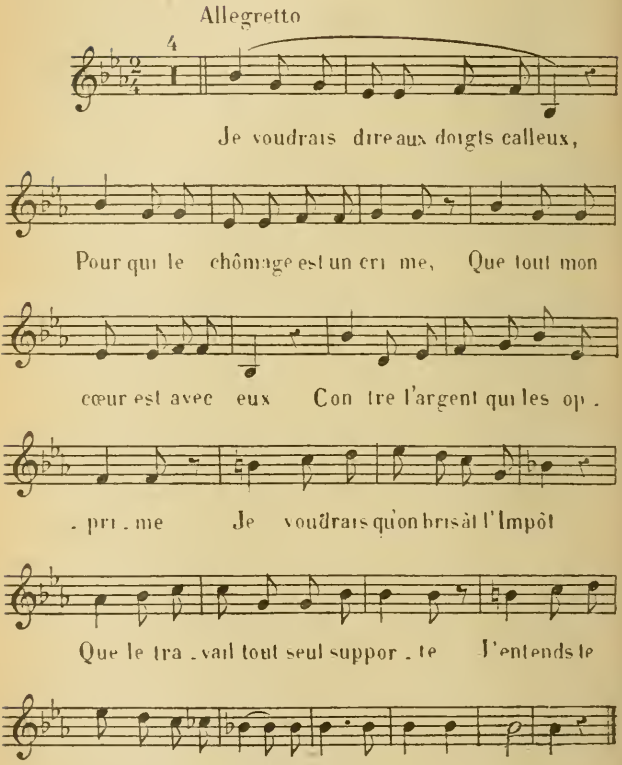
FERMEZ LA PORTE


Steinlen

FERMEZ LA PORTE

A Léon Blanchot.

Un révolté chante :



I

Je voudrais dire aux doigts-calleux,
Pour qui le chômage est un crime,
Que tout mon cœur est avec eux
Contre l'argent qui les opprime.
Je voudrais qu'on brisât l'impôt
Que le travail tout seul supporte.
J'entends le fourgon du dépôt :
Amis, fermez la porte !

II

Je voudrais dire aux meurt-de-faim,
Vieillards que la justice oublie :
« Tout homme infirme a droit au pain,
Sans que mendier l'humilie ! »
Riche, à quoi sert ton superflu ?
N'attends pas que la faim l'emporte !
Mille damnés pour un élu,
C'est trop. Fermez la porte !

III

Je voudrais dire aux sans-foyers,
Enfants martyrs sous camisole :
« Fuyez la trique, dévoyés,
Fuyez le mur qui vous isole ! »

Si le gardien dit : « C'est trop tard »
Répondez : « Trop tard ! que m'importe ?
Laissez-moi donc vivre en bâtard !
Et puis fermez la porte ! »

IV

Je voudrais dire au bon curé
Qui prêche les mots d'indulgence :
« Le sang de ton Dieu torturé
Au fond des cœurs clame : Vengeance !
Prends le marteau du Charpentier !
Brise les croix de toute sorte !
Donne l'or de ton bénitier ! »
Et puis fermez la porte !

V

Je voudrais dire à mes amis,
Sculpteurs d'idéal et de rimes,
Que s'enfermer n'est plus permis,
Lorsqu'au dehors grondent les crimes.
Chantons la justice et l'amour !
Le peuple va nous faire escorte.
Poète, descends de ta tour !
Et puis ferme ta porte !

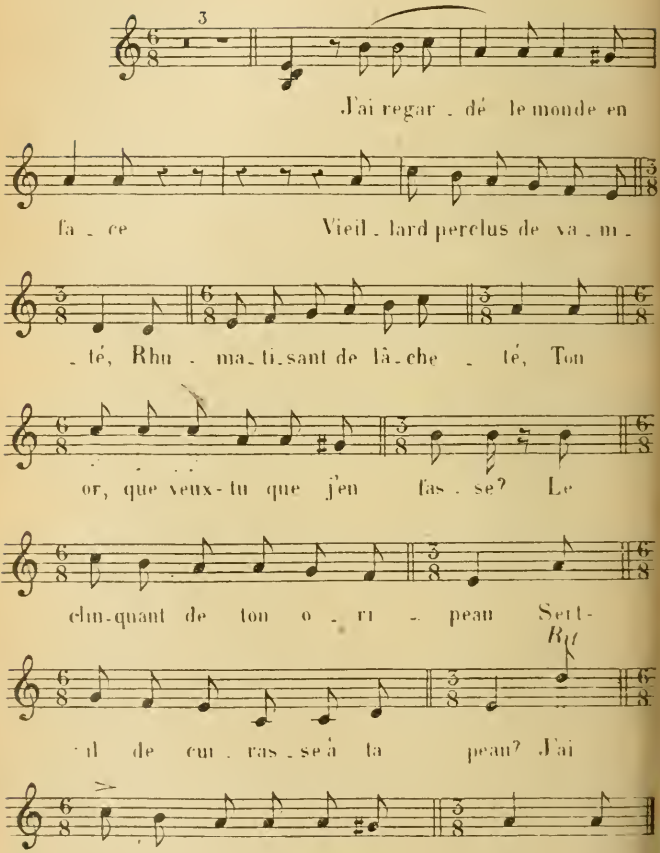
EN FACE!

Rougeron Vignerol sc

EN FACE!

A Lucien Descaves.

Un condamné chante :



I

J'ai regardé le monde en face.
Vieillard perclus de vanité,
Rhumatisant de lâcheté,
Ton or, que veux-tu que j'en fasse ?
Le clinquant de ton oripeau
Sert-il de cuirasse à ta peau ?
J'ai regardé le monde en face.

II

J'ai regardé la femme en face.
Son regard a fui mon regard ;
Mais j'ai lu dans son œil hagard
Le roman, depuis la préface
Jusqu'au dénoûment criminel :
Mensonge éternel et charnel !
J'ai regardé la femme en face.

III

J'ai regardé le juge en face.
Certain d'abord d'être perdu,
Je ne me suis pas défendu.
A quoi bon mendier sa grâce !
Le cuir est fait pour le tanner ;
Le code est fait pour condamner.
J'ai regardé le juge en face.

IV

J'ai regardé la geôle en face.
La solitude avant la mort,
C'est pour qui se sent vraiment fort
Le seul bien qui vous satisfasse.
Au seuil de l'éternel repos
Voici l'acte de bon propos :
J'ai regardé la geôle en face.

V

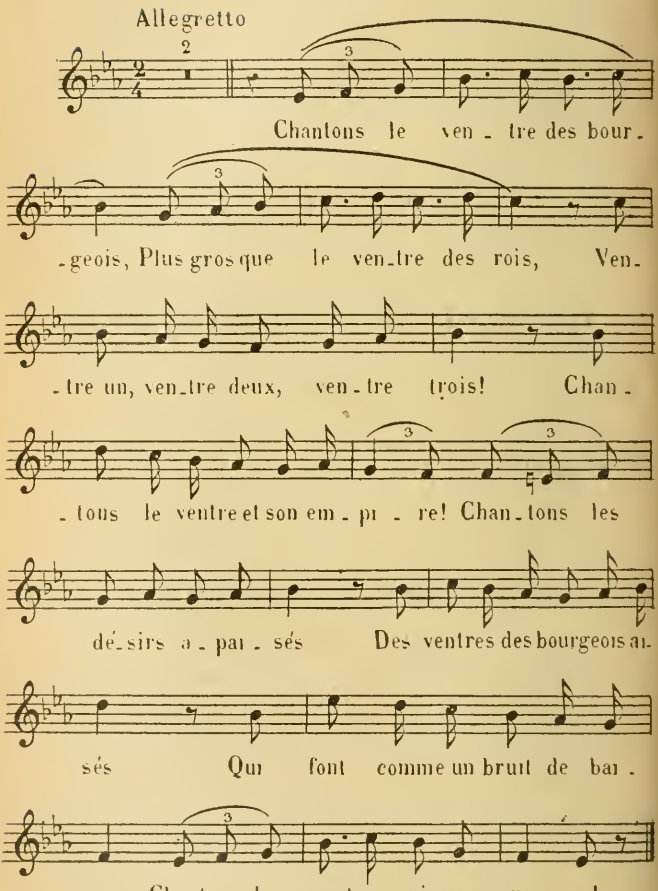
J'ai regardé la mort en face :
La faucheuse alors m'a souri,
Et je me suis senti guéri
De tous les péchés de ma race.
Si l'on veut qu'il puisse nourrir,
L'épi sous la faux doit périr.
J'ai regardé la mort en face.

LES VENTRES

LES VENTRES

A Léon Barracand.

Un affamé chante :



I

Chantons le ventre des bourgeois
Plus gros que le ventre des rois,
Ventre-un, ventre-deux, ventre-trois,
Chantons le ventre et son empire !
Chantons les désirs apaisés
Des ventres des bourgeois aisés,
Qui font comme un bruit de baisers.
Chantons le ventre qui soupire !

II

Salut aux ventres-directeurs !
Sur leurs ronds-de-cuir protecteurs,
Ils prennent des airs d'inspecteurs
Durs à ceux qui n'ont pas de panses.
Ventre, qui murmures : demain !
Au malheureux qui tend la main,
Sans ventre, le long du chemin,
Ventre, dis-nous à quoi tu penses !

III

Honneur aux ventres coffres-forts !
Ventres-sacs, ventres gonflés d'ors,
Ventres des financiers plus forts
Que les blagues de la fortune ;

Ventres-magots, ventres-marrons,
Ventres-barons, ventres-larrons,
Ventres percés de nombrils ronds,
Symboles du trou dans la lune !

IV

Gloire aux ventres nobles ! Sait-on
Que pour le galbe du téton
Ils évitent le rejeton,
Narguant les familles épiques.
Mais quand viennent leurs quarante ans
Ils grossissent longtemps, longtemps,
Si longtemps qu'un soir de printemps
Ils éclatent tous hydropiques !

V

Pourboire aux ventres des cochers !
Prenez garde ! vous décrochez
Vos boutons d'or mal encochés,
Ventres-larbins, parfumés d'ambre !
Ventres blasonnés et blasés,
Ventres bleus, ventres mal rasés
Ventres de melons écrasés.
Honneur aux ventres pots de chambre !

VI

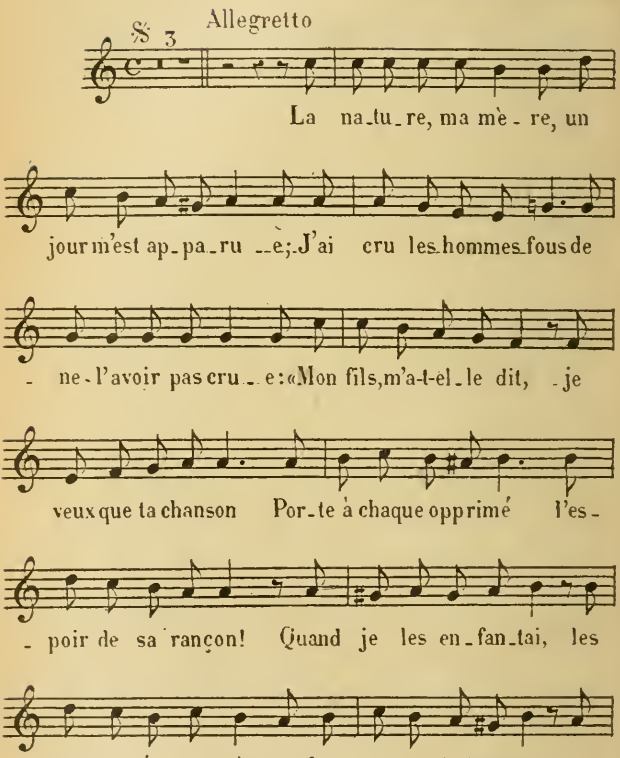
Pitié pour les ventres honteux !
Reposoirs des calamiteux,
Ventres, berceaux des marmiteux,
Ventres lourds de progénitures !
Vous vous heurtez à tous les chocs,
Vous scandalisez tous les frocs,
Mais vous portez comme des rocs
L'espoir des justices futures !

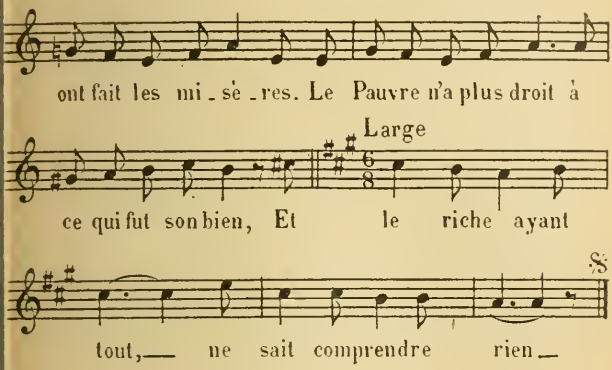
LA CHANSON DE NATURE

LA CHANSON DE NATURE

A Octave Mirbeau.

Un prolétaire chante :





I

La nature, ma mère, un jour m'est apparue.
J'ai cru les hommes fous de ne l'avoir pas crue :

« Mon fils, m'a-t-elle dit, je veux que ta chanson
Porte à chaque opprimé l'espoir de sa rançon.

Quand je les enfantai, les hommes étaient frères :
Ils avaient le bonheur. Ils ont fait les misères !

Le pauvre n'a plus droit à ce qui fut son bien,
Et le riche, ayant tout, ne sait comprendre rien. »

II

« Voici l'or du soleil et voici l'or des plaines ;
Voici l'argent des lys et la neige des laines.

Voici le vert des bois, voici l'azur du ciel ;
Voici les fruits de chair, voici les fleurs de miel.

Tous avaient tout cela. Tout cela n'était guère !
Et tout cela n'est plus qu'un long sujet de guerre.

Le pauvre n'a plus droit à ce qui fut son bien.
Et le riche, ayant tout, ne sait comprendre rien.

III

« Chaque goutte de lait qui pend à mes mamelles
Fit les hommes jumeaux et les femmes jumelles.

Chaque goutte de sang qui sort de mon cœur fort
Ne coulait dans leurs cœurs que pour le noble effort.

Et voici que le meurtre au meurtre coïncide,
Et l'homme est devenu le seul être homicide.

Le pauvre n'a plus droit à ce qui fut son bien,
Et le riche, ayant tout, ne sait comprendre rien.

IV

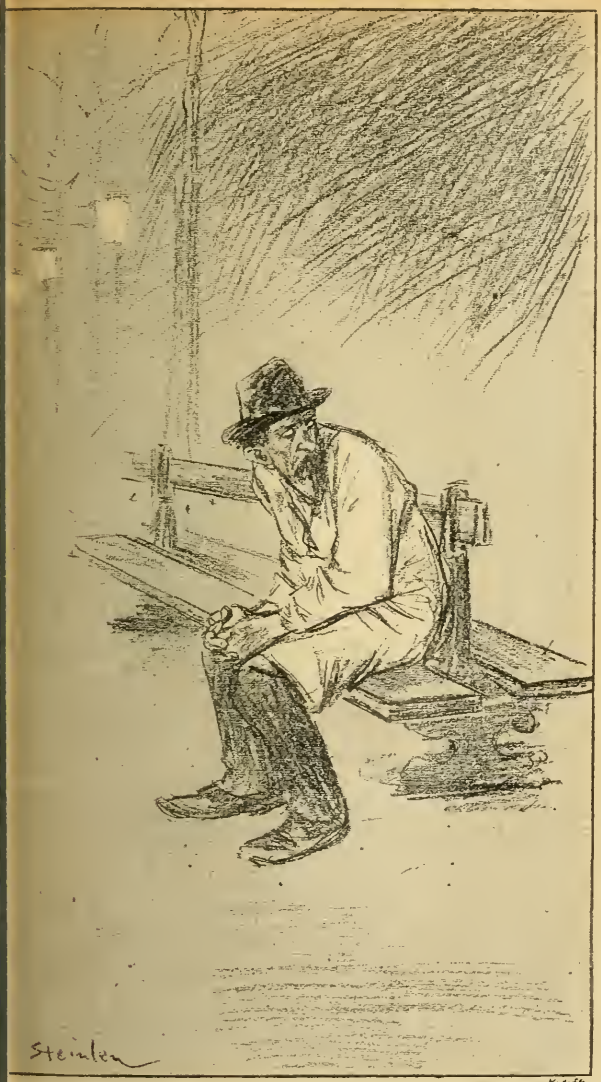
« Écoute : Nul ne doit périr pour qu'un prospère :
Car nul n'a pu sans crime exproprier son frère.

Nul ne doit abuser de ce qui vient de moi :
Car nul n'est à lui seul le gardien de ma loi.

Nul n'a droit à l'excès quand le peu manque à l'autre,
Nul ne peut dire « mien » quand il faut dire « nôtre ».

Le pauvre n'a plus droit à ce qui fut son bien.
Et le riche, ayant tout, ne sait comprendre rien. »

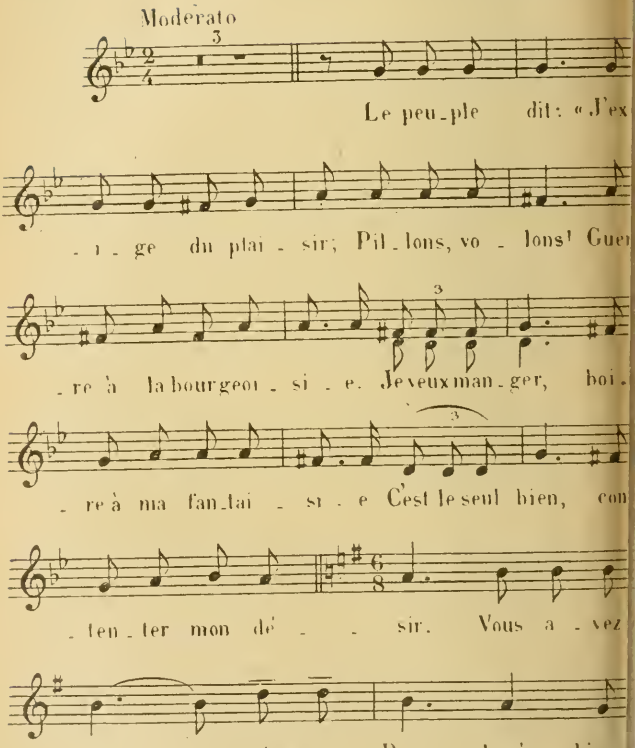
LE MOT PASSÉ

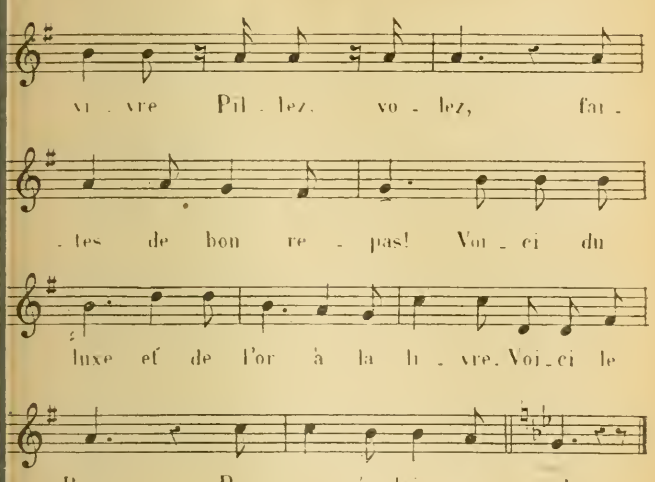

Steinlen

LE MOT PASSÉ

A Raymond Poincaré.

Un bourgeois chante :





I

Le peuple dit : « J'exige du plaisir!
Pillons, volons! guerre à la bourgeoisie!
Je veux manger, boire à ma fantaisie.
C'est le seul Bien : Contenter mon désir! » —
« Vous avez droit. seigneur peuple, à bien vivre. »
Pillez! volez! Faites de bons repas!
Voici du luxe et de l'or à la livre;
Voici le bien. Pillez! N'en laissez pas! »

II

Le peuple dit : « Je veux l'art non banal ;
Brisons le cadre et la photographie !
Fi de l'image où l'art se falsifie !
Je suis le maître et veux l'original ! » —
« Vous avez droit, seigneur, à l'art suprême :
N'est-ce pas vous que Callot dessina ?
Prendre un Callot, c'est vous rendre à vous-même.
Voici le beau. Prenez, fils de Nana ! »

III

Le peuple dit : « Je vais donc m'affranchir
Du joug trompeur d'un dieu, folle chimère.
Moi, fils de Dieu ! Quelle blague, ma mère !
Dieu n'est qu'un nom qu'il faudrait rafraîchir. » —
« Vous avez droit, seigneur, au nom d'athée.
Soyez savant ! C'est là l'essentiel ;
Vous êtes Dieu ! Vous êtes Prométhée.
Voici le vrai ! Captez le feu du ciel ! »

IV

Le peuple dit : « J'aurai donc tous les droits :
Le vrai, le beau, la richesse opportune,

Tout m'appartient. N'ai-je, dans ma fortune,
Rien oublié pour être roi des rois ? » —
« Vous avez droit sur tout, seigneur, mon maître.
Vous n'avez rien omis dans votre avoir,
Rien, presque rien, un petit mot peut-être,
Un petit mot de rien : Votre Devoir ! »

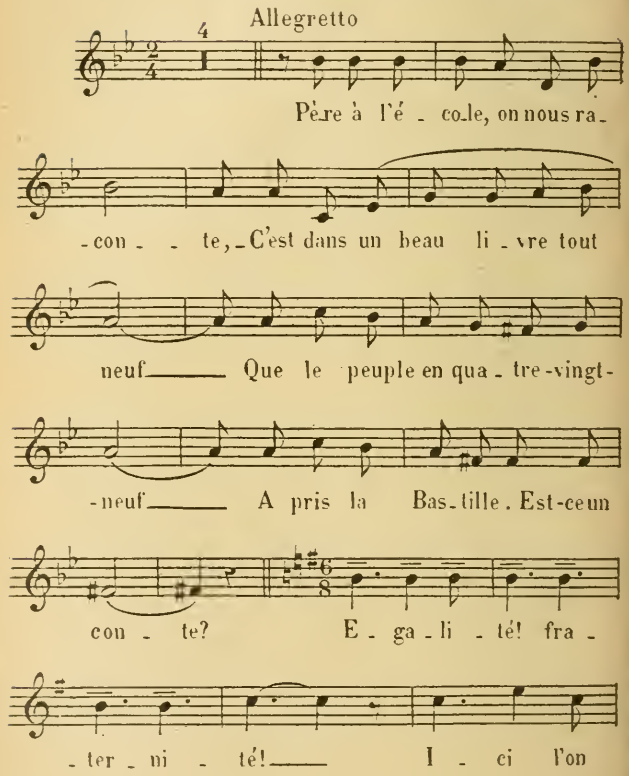
LA DERNIÈRE BASTILLE

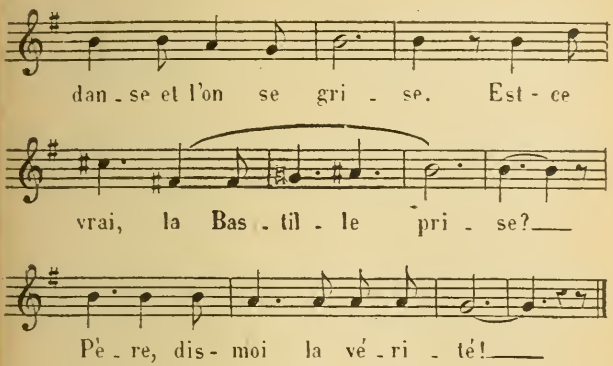
P. P.
Steinlen
Rougeron Vignerot SC

LA DERNIÈRE BASTILLE

A Georges Montorgueil.

Un enfant pauvre chante, le soir du 14 juillet :





I

Père, à l'École on nous raconte, —
C'est dans un beau livre tout neuf, —
Que le peuple, en quatre-vingt-neuf,
A pris la Bastille. Est-ce un conte?
« Égalité ! Fraternité !
Ici l'on danse et l'on se grise ! »
Est-ce vrai, la Bastille prise?
Père, dis-moi la vérité !

II

Si les hommes sont égaux, père,
Pourquoi, fils d'ouvriers suspect,
Dois-je l'hommage et le respect
Au chien de ton propriétaire ?

Si c'est pour telle égalité
Que le peuple danse et se grise,
Non, la Bastille n'est pas prise.
Père, dis-moi la vérité !

III

Pourquoi, si les hommes sont frères,
Pourquoi voit-on tant de patrons
Si durs aux pauvres tâcherons ?
Pourquoi voit-on tant de misères ?
Si c'est pour la fraternité
Que le peuple danse et se grise,
Non, la Bastille n'est pas prise.
Père, dis-moi la vérité !

IV

Enfin si la liberté règne,
Quand vient l'aurore du scrutin,
Pourquoi cacher ton bulletin ?
Quand on a droit, faut-il qu'on craigne ?
Si c'est pour cette liberté
Que le peuple danse et se grise,
Non, la Bastille n'est pas prise.
Père, dis-moi la vérité ! —

V

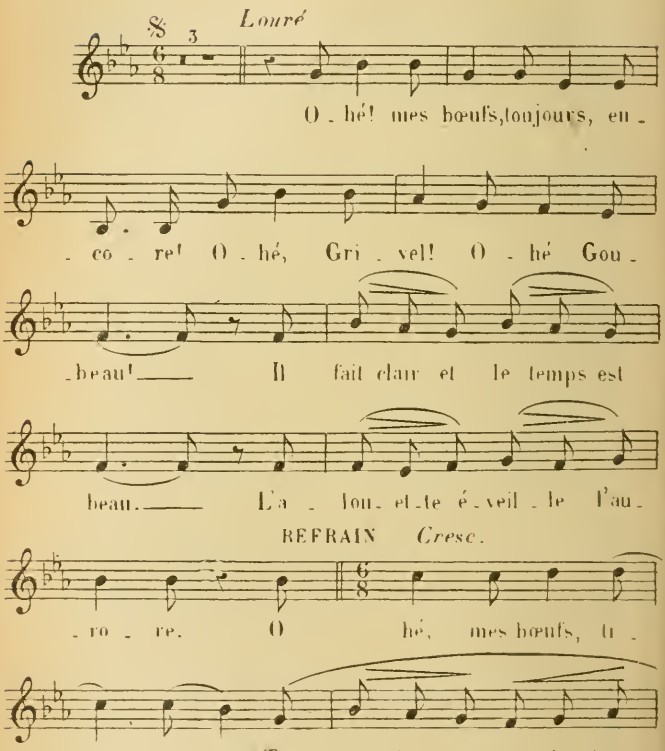
Mon fils, ce que tu veux apprendre
Par ton cœur te sera dicté.
Pour délivrer l'humanité,
Il reste une Bastille à prendre :
C'est la Bastille de la faim,
C'est la loi de fer qui nous brise.
Pour que le Droit se réalise
Il faut que tout homme ait son pain.

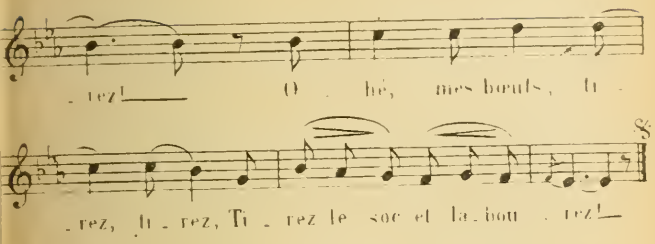
LA CHANSON DU LABOUREUR

LA CHANSON DU LABOUREUR

A la mémoire d'Auguste Burdeau.

Un laboureur chante :





I

Ohé! mes bœufs, toujours, encore!
Ohé! Grivel. Ohé! Goubeau!
Il fait clair et le temps est beau:
L'alouette éveille l'aurore.
Ohé, mes bœufs, tirez! tirez!
Tirez le soc et labourez!

II

Fouillez la plaine tout entière!
Éventrez-la jusqu'au nombril!
Vous boirez l'eau de mon baril.
Vous aurez mon foin pour litière.
Ohé, mes bœufs, tirez! tirez!
Tirez le soc et labourez!

III

Le soleil est père du monde.
Importe peu s'il cuit nos reins !
C'est lui qui fait germer les grains,
C'est ma sueur qui les féconde.
Ohé, mes bœufs, tirez ! tirez !
Tirez le soc et labourez !

IV

Le grain sera de la farine,
La farine du sang nouveau,
Qui coulera dans mon cerveau
Et dans le cœur de Catherine.
Ohé, mes bœufs, tirez ! tirez !
Tirez le soc et labourez !

V

Que deviendra le sang de France ?
Il deviendra trois forts lurons,
Trois filles que nous marierons :
L'Amour, la Force et l'Espérance.
Ohé ! mes bœufs, tirez ! tirez !
Tirez le soc et labourez !

VI

Là-bas, au bout du territoire,
Le Coq a chassé le Corbeau.
Ohé! Grivel! Ohé! Goubeau,
Pour la moisson! Pour la victoire!
Ohé! mes bœufs, tirez! tirez!
Tirez le soc et labourez!

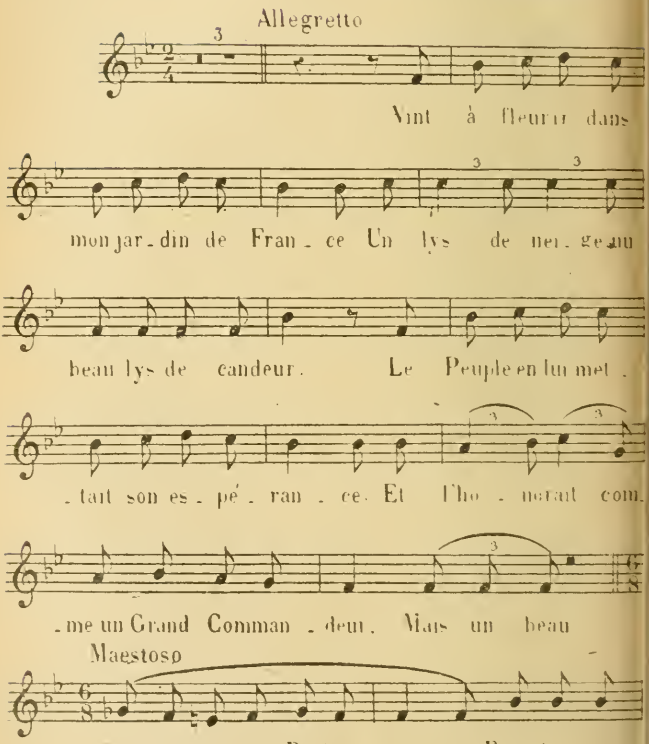
LE LYS ROUGE

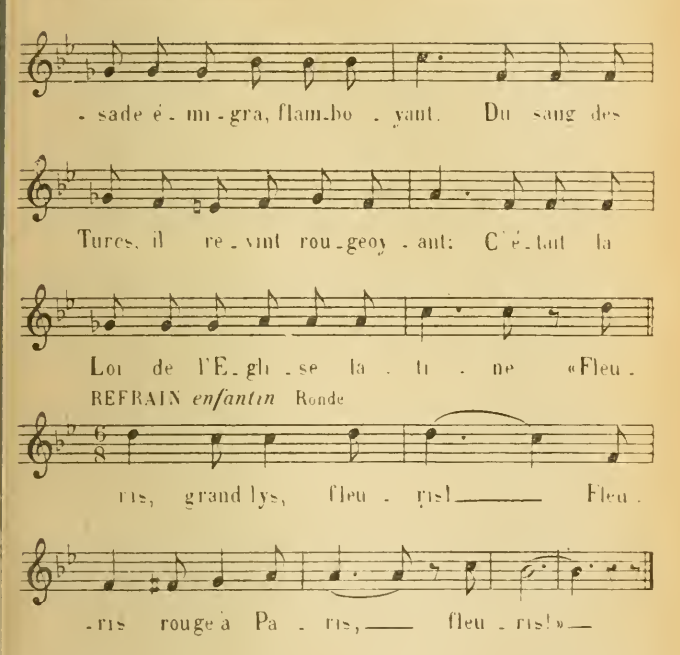
Steinlen

LE LYS ROUGE

A Anatole France.

Un Bourbon chante :





I

Vint à fleurir dans mon jardin de France
Un lys de neige, un beau lys de candeur.
Le peuple en lui mettait son espérance :
Il se dressait comme un grand commandeur.

Mais un beau jour mon lys en Palestine
Pour la croisade émigra flamboyant.
Du sang des Turcs il revint rougeoyant :
C'était la loi de l'Église latine.
Fleuris, grand lys, fleuris,
Fleuris rouge à Paris,
Fleuris !

II

Vint à passer mon cousin d'Angleterre :
« Mon beau cousin, j'ai semé. Récoltez !
A vous mon lys, à vous ma bonne terre,
Si vous domptez mes sujets révoltés. »
Vint à passer la Pucelle lorraine :
« Sire le Roi, vos lauriers sont pâlis.
Voici mon bras pour sauver votre lys,
Voici mon sang pour défendre sa graine. »
Fleuris, grand lys, fleuris,
Fleuris rouge à Paris,
Fleuris !

III

Vint à passer la reine Catherine :
C'était la nuit de Saint-Barthélemy.
Le lys reprit sa couleur purpurine
Au sang français mieux qu'au sang ennemi.

Vint à passer le chef des dragonnades :
Le lys rougit de la Garonne au Rhin,
Tant qu'un beau jour le peuple souverain
Contre le lys tourna ses canonnades.
Fleuris, grand lys, fleuris,
Fleuris rouge à Paris,
Fleuris !

IV

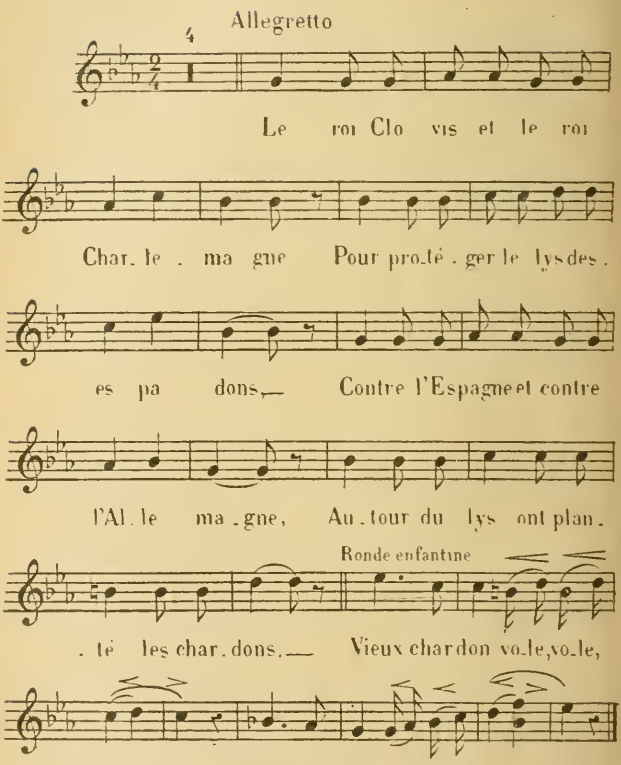
Vint à passer près des marches du trône
Mon beau cousin, Philippe-Égalité.
Dans ma défaite il a pris ma couronne
Et mon beau lys, il l'a décapité.
Mais une goutte a jailli de sa tige,
Qui marque au front les traîtres pour l'exil.
Mon lys est mort sans regretter l'avril :
Mieux vaut la mort que perdre son prestige !
Fleuris, grand lys, fleuris,
Fleuris rouge à Paris,
Fleuris !

LES CHARDONS

LES CHARDONS

A Ernest Lavisse.

Un Vendéen chante :



I

Le roi Clovis et le roi Charlemagne,
Pour protéger le lys des espadons,
Contre l'Espagne et contre l'Allemagne,
Autour du lys ont planté les chardons.
Vieux chardon,
Vole, vole, vole !
Vieux chardon,
Vole, vole donc !

II

Fier de grandir en si noble posture,
Le chardon sut poindre les ennemis.
Il défendit le lys de la roture,
Pour recueillir l'héritage promis.
Vieux chardon,
Vole, vole, vole !
Vieux chardon,
Vole, vole donc !

III

Tout à l'entour les chardons triomphèrent,
Tout à l'entour du lys, contre son gré,
Tout à l'entour les chardons l'étouffèrent,
Tout à l'entour ils ont tous émigré.

Vieux chardon,
Vole, vole, vole !
Vieux chardon,
Vole, vole donc !

IV

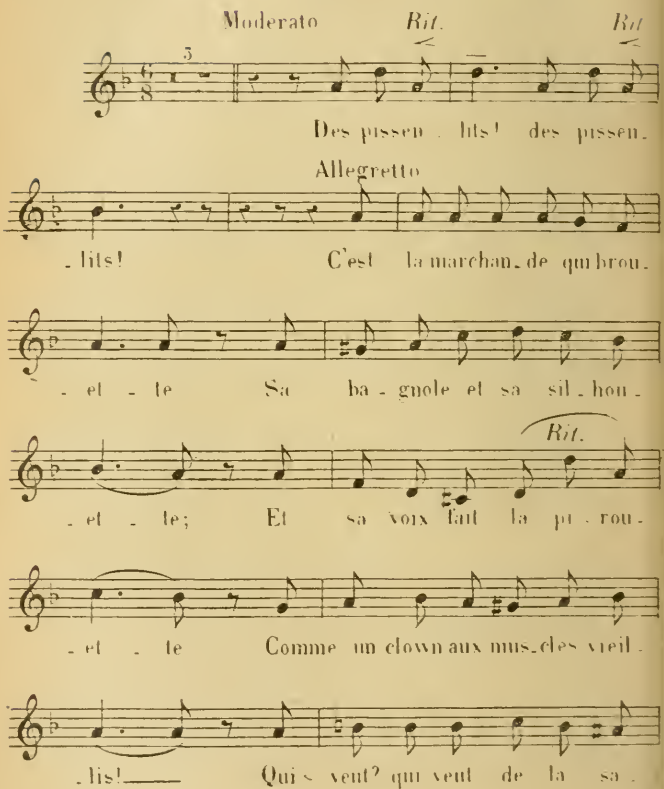
Las, aujourd'hui, le chardon sur sa tige
Est desséché. La mort est en retard.
Voici partout sa graine qui voltige.
Sans rien créer, même pas un bâtard.
Vieux chardon,
Vole, vole, vole !
Vieux chardon,
Vole, vole donc !

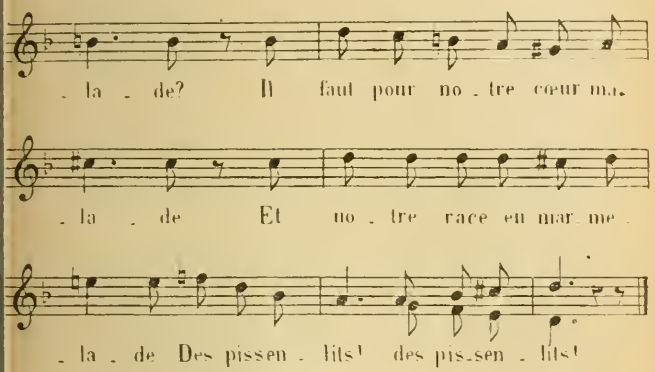
LES PISSENLITS

LES PISSENLITS

A Victor Genoux.

Une marchande de pissenlits chante :





I

« Des pissenlits! des pissenlits! »
C'est la marchande qui brouette
Sa bagnole et sa silhouette.
Et sa voix fait la pirouette,
Comme un clown aux muscles vieillis.
« Qui veut, qui veut de la salade?
Voici pour votre cœur malade,
Pour votre race en marmelade
Des pissenlits! des pissenlits! »

II

Des pissenlits! des pissenlits!
Un peu de vinaigre, un peu d'huile,
Ça rend l'estomac moins débile,
C'est très sain, ça purge la bile,
Ça rend clair tous les teints pâlis.
Ça donne du lait aux nourrices,
Ça donne l'ut aux cantatrices
Et des fils aux impératrices,
Des pissenlits! des pissenlits!

III

Des pissenlits! des pissenlits!
Ça vient dans la saison charmante,
Près de la sauge et de la menthe,
Près de la marguerite aimante,
Ça fleurit d'or comme les lys.
Ça porte, en sa feuille légère,
Les mots qu'au berger la bergère
Répond de sa voix mensongère :
Des pissenlits! des pissenlits!

IV

Des pissenlits! des pissenlits!
Un tel par la reine Marie
Fut cueilli pour la bergerie
De Trianon : quelle féerie!
Où sont les moutons abolis?
Et tel autre, après la pairie.
Fut le régal et la frairie
De la bourgeoise confrérie.
Des pissenlits! des pissenlits!

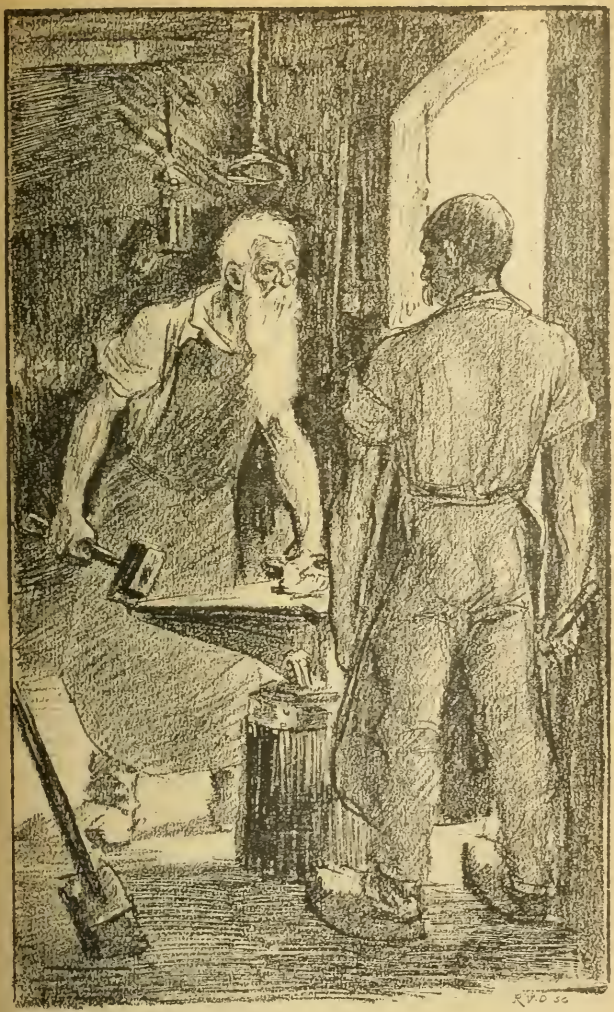
V

Des pissenlits! des pissenlits!
Frères germains du prolétaire,
Comme lui, liés à la terre,
On vous écrase : il faut vous taire!
Sitôt bons, vous êtes cueillis.
Serez-vous toujours, sans réplique,
Mis à la sauce hyperbolique,
Royaume, empire ou république
Des pissenlits! des pissenlits!

VI

O pissenlits! bons pissenlits,
Fruits de douleur, fleurs de roture,
Enfants bâtards de la nature,
Dressez contre qui vous torture,
La dent de vos glaives salis!
Et que si la race porcine
Des tyrans vous mange, assassine,
Qu'enfin, ce soit par la racine,
O pissenlits, bons pissenlits!

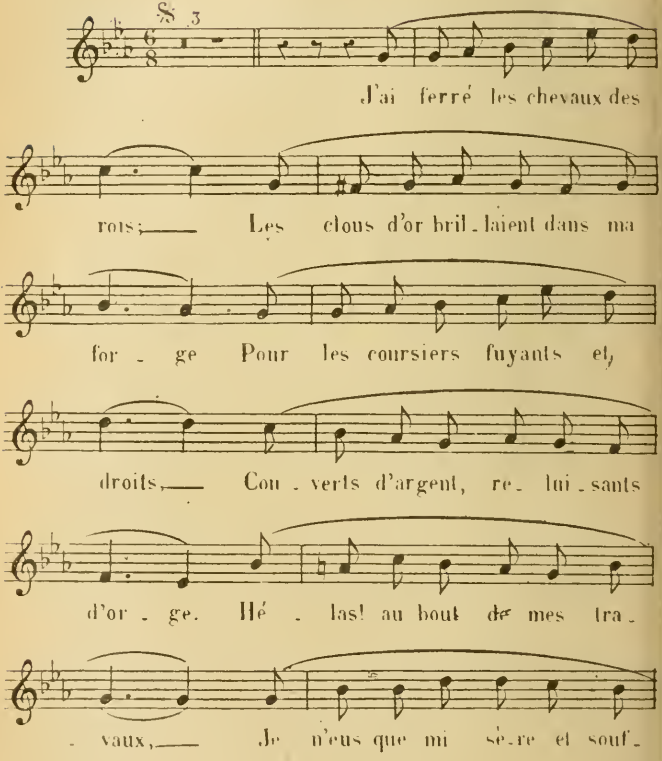
LA CHANSON DES MARÉCHAUX

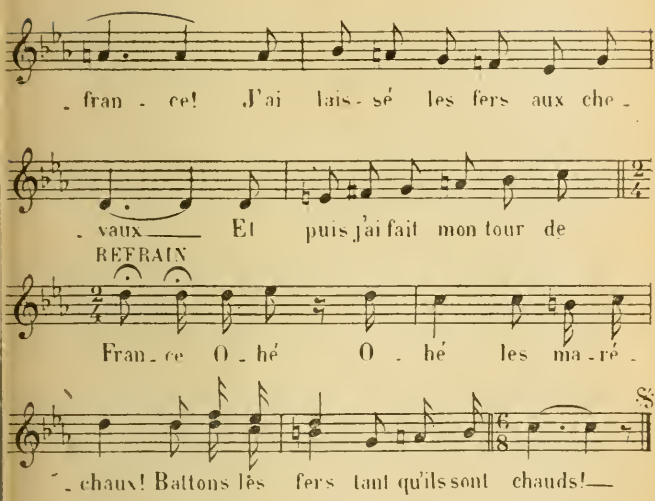


LA CHANSON DES MARÉCHAUX

A Clovis Hugues.

Un maréchal chante :





I

J'ai ferré les chevaux des rois;
Les clous d'or brillaient dans ma forge,
Pour les coursiers fringants et droits,
Couverts d'argent, reluisants d'orge.
Hélas! au bout de mes travaux,
Je n'eus que misère et souffrance.
J'ai laissé les fers aux chevaux,
Et puis j'ai fait mon tour de France.
Ohé! Ohé! les maréchaux,
Battons les fers tant qu'ils sont chauds!

II

J'ai ferré jusqu'en Avignon,
J'ai ferré la mule du pape.
Le pape était un maquignon
Qui se moquait de moi sous cape.
En guise de remerciement,
Il me bénissait, le saint homme!
Mais quand je voulus mon paiement,
Le pape était parti pour Rome.
Ohé! Ohé! les maréchaux.
Battons les fers tant qu'ils sont chauds!

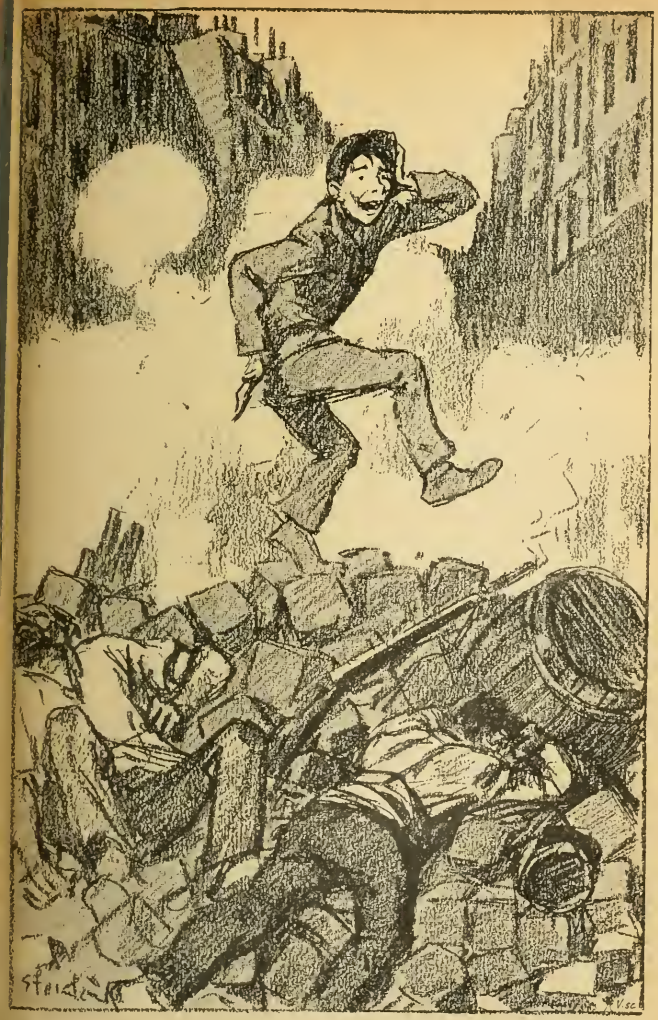
III

Pour me venger, pour l'Empereur.
J'ai forgé l'acier de la gloire.
Mes fils morts, l'Europe en terreur,
Tel fut le prix d'une victoire.
Bientôt sous l'ennemi vainqueur
Je forgeai les fers de la honte.
Quand j'y songe, j'ai froid au cœur,
La rage à la face me monte.
Ohé! Ohé! les maréchaux,
Battons les fers tant qu'ils sont chauds!

IV

Assez de rois et d'empereurs!
Sur une enclume toute neuve,
Pour les chevaux des laboureurs
Je forge un fer à toute épreuve.
Comme eux, j'ai blanchi sous le faix;
Mais mon marteau connaît la danse.
Ohé! compagnons! pour la paix!
Forgeons! forgeons l'indépendance!
  Ohé! Ohé! les maréchaux,
  Battons les fers tant qu'ils sont chauds!

ET PUIS APRÈS?

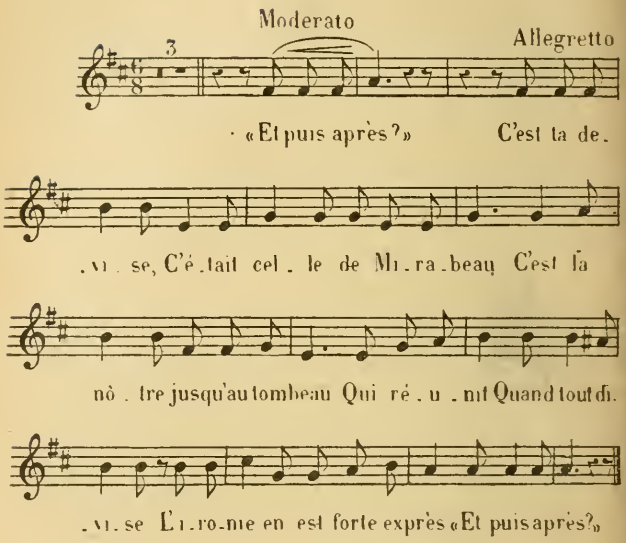


16.

ET PUIS APRÈS ?

A Gyp, comtesse de Martel,
arrière-petite-nièce de Mirabeau.

Un gamin de Paris chante :



I

« Et puis après ? » C'est ta devise ;
C'était celle de Mirabeau.
C'est la nôtre jusqu'au tombeau
Qui réunit quand tout divise.

L'ironie en est forte exprès :
« Et puis après? »

II

« Et puis après? C'est le Déluge ! »
Disait le roi d'un ton charmant ;
Et les nobles couraient gaîment
Au déluge, dernier refuge,
Avant l'éclair des couperets.
Et puis après?

III

Et puis après? La bourgeoisie,
Singe des nobles, s'en alla
De Voltaire chez Loyola,
Monnayant son hypocrisie.
S'enrichir, voilà le progrès!
Et puis après?

IV

Et puis après? Le clergé prêche :
« Après. après, craignez l'enfer!
Il pleuvra du soufre et du fer,
Si l'or ne pleut dans notre crèche. »
Le bourgeois donne... avec regrets.
Et puis après?

V

Et puis après? Le peuple gronde
Et rit des sinistres pantins,
Qui voudraient régir les destins,
Sur la scène du nouveau monde.
Il tire la ficelle exprès.
Et puis après?

VI

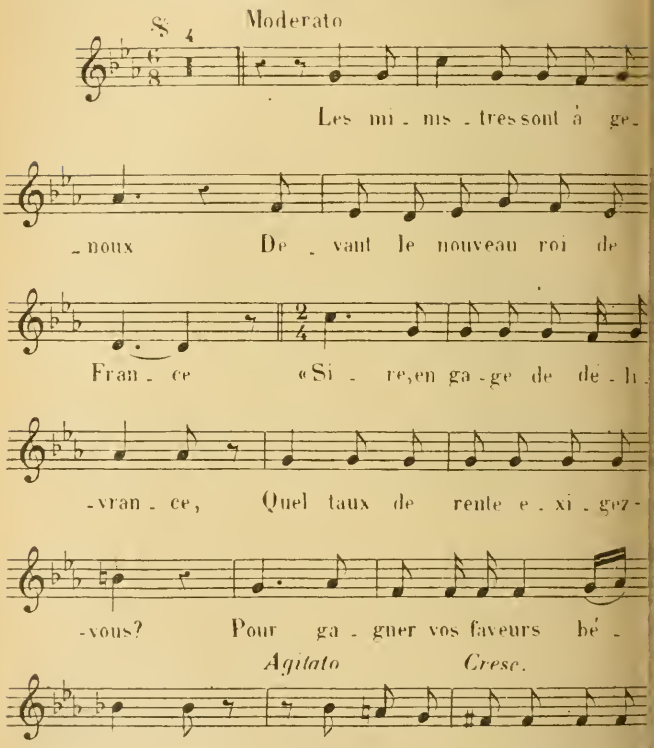
Et puis après? Marionnettes,
Pierrots, polichinelles font
Deux, trois petits tours et s'en vont,
Dans leurs petites maisonnettes,
Dormir au pied des grands cyprès.
Et puis après?

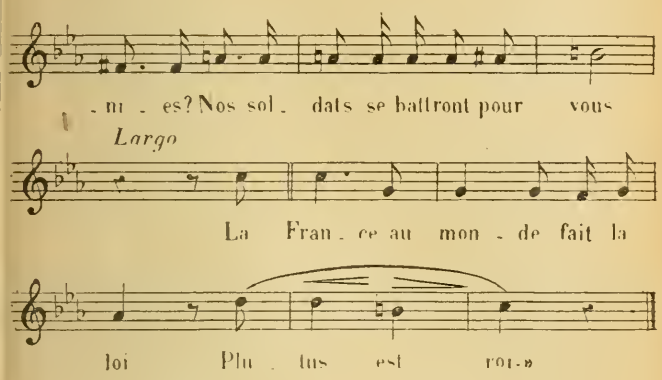
LE ROI PLUTUS

LE ROI PLUTUS

A Édouard Drumond.

Scène d'ombres lyriques. La scène se passe un XXIe siècle.





I

Les Ministres.

Les ministres sont à genoux
Devant le nouveau roi de France.
« Sire, en gage de délivrance
Quel taux de rente exigez-vous?
Pour gagner vos faveurs bénies,
Faut-il se battre aux colonies?
Sans faire de cérémonies...
Nos soldats se battront pour nous. »
La France au monde fait la loi.
Plutus est roi.

II

Les Nobles.

Les nobles servent de décor :
« Sire, nous sommes ta patrouille, .
Mais notre vieux blason se rouille :
Tu peux nous marier encor.
A l'abri des estafilades
Tes aïeux volaient des cruzades
Aux nôtres. du temps des croisades.
Prête-nous un peu de notre or! »
La France au monde fait la loi.
Plutus est roi.

III

Les Bourgeois.

Les bourgeois chantent convaincus :
« A toi, sire, hommes sans naissances,
Nous devons nos « reconnaissances »,
Car sans toi nous étions vaincus.
Le veau d'or, c'est toi qui le saignes,
L'idéal, c'est toi qui l'enseignes :
Mieux vaut des écus pour enseignes
Que des enseignes sans écus. »
La France au monde fait la loi.
Plutus est roi.

IV

Les Souverains.

Voici les rois, si fiers jadis :
« Cousin, nous accourons en France
Depuis qu'à Notre Révérence
Tu prêtes l'or au denier dix.
En échange, commande, ordonne!
Veux-tu ma croix ! Je te la donne !
Nous te laissons notre couronne ;
Car nous n'avons plus un radis. »
La France au monde fait la loi.
Plutus est roi.

V

Les Morts.

Voici les morts de malemorts :
« Sire, dans tes nuits d'insomnie,
N'entends-tu pas la voix honnie,
La voix qui clame à tes remords :
« Ton luxe est fait de nos famines.
Sans pitié, tu nous extermines.
Sire, as-tu compté nos vermines?
Sais-tu le nombre de tes morts? »
La France au monde fait la loi.
Plutus est roi.

VI

Le Roi.

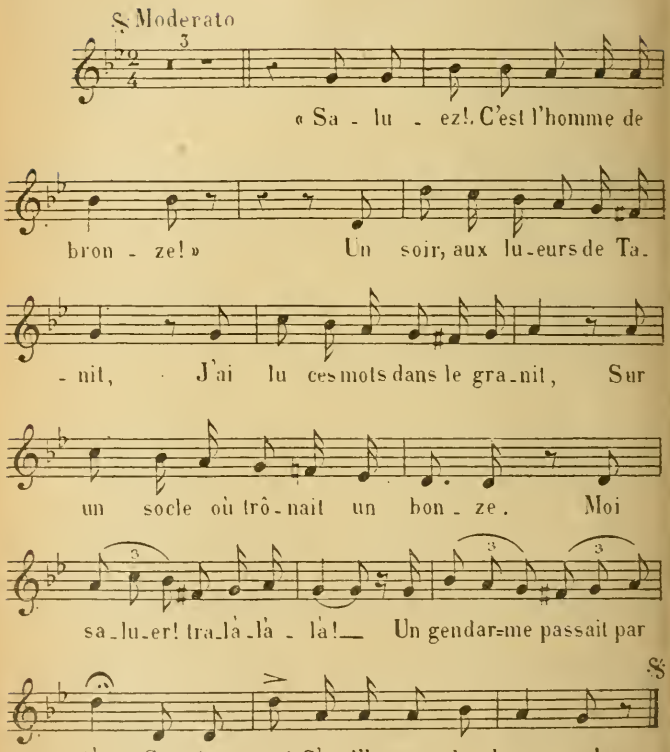
Le roi répond : « Cousins suspects.
Sujets vivants ou morts (qu'importe?)
Je pourrais vous mettre à la porte
A coups de pied dans vos respects.
Mais j'aime mieux vider vos bourses.
Il faut faire danser les ourses :
Demain, je fais courir aux courses.
Après ça, fichez-moi la paix! »
La France au monde fait la loi.
Plutus est roi.

L'HOMME DE BRONZE

L'HOMME DE BRONZE

A Georges Clémenceau.

Un Homme de Bronze chante :



I

« *Saluez ! C'est l'homme de bronze !* »
Un soir, aux lueurs de Tanit,
J'ai lu ces mots dans le granit,
Sur un socle où trônait un bonze.
Moi, saluer ! Tra la la la !
Un gendarme passait par là :
« Saluez ! C'est l'homme de bronze ! » —

II

« Moi, saluer l'homme de bronze !
Il est en bronze ! Et puis après ?
Croyez-vous qu'il l'a fait exprès ?
Le bronze ne fait pas le bonze ! »
Alors le gendarme sévit,
Et la foule me poursuivit
Pour saluer l'homme de bronze !

III

« Vous insultez l'homme de bronze !
Sans lui, qui rédigea nos lois,
Vous iriez tout nu dans les bois,
Sans lui, que vous traitez de bonze. —
C'est possible : j'irais tout nu ;
Mais je serais libre, ingénu. —
Vous insultez l'homme de bronze ! »

IV

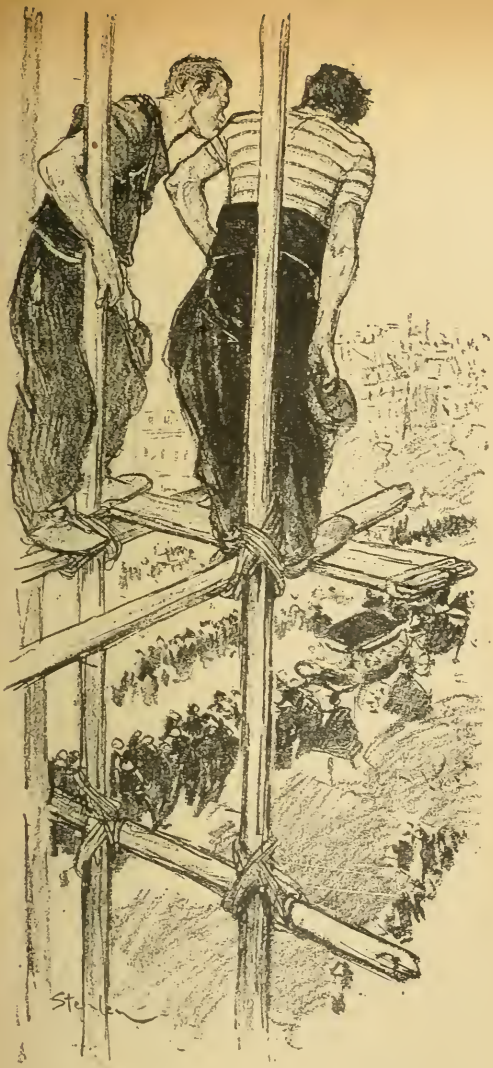
Sous les pieds de l'homme de bronze,
La foule se rua sur moi ;
Un bourreau, pour venger la loi,
Déboulonnant le corps du bonze,
De son choc brisa mes deux bras ;
Puis il écrasa mes pieds las
Sous les pieds de l'homme de bronze.

V

Au matin, plus d'homme de bronze !
Son corps vide, en broyant mon corps,
S'était brisé. La foule, alors :
« Tu nous as délivrés du bonze.
A toi, martyr, à toi, merci !
A toi le socle ! » C'est ainsi
Que je devins homme de bronze.

TU T'EN IRAS

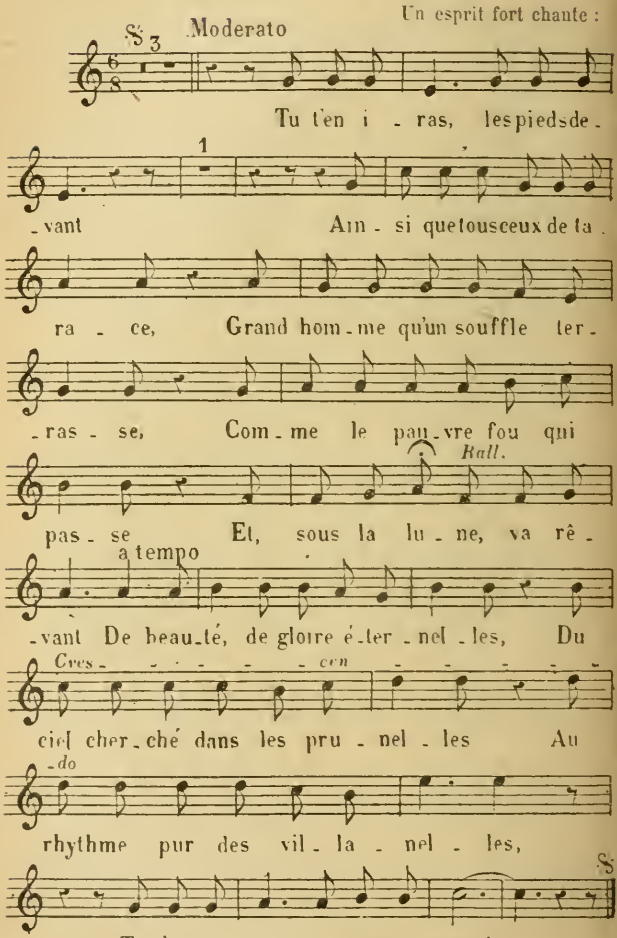
LES PIEDS DEVANT



TU T'EN IRAS LES PIEDS DEVANT

A Jean Jaurès.

Un esprit fort chante :



I

Tu t'en iras les pieds devant,
Ainsi que tous ceux de ta race.
Grand homme qu'un souffle terrasse,
Comme le pauvre fou qui passe.
Et, sous la lune, va rêvant
De beauté, de gloire éternelles,
Du ciel cherché dans les prunelles,
Au rythme pur des villanelles,
Tu t'en iras les pieds devant!

II

Tu t'en iras les pieds devant,
Roi, guerrier, juge, aristocrate,
Et toi qui voulais, démocrate,
Bâtir la maison de Socrate,
Pleine d'amis dorénavant!
Tu posais la dernière pierre :
Un traître survient par derrière! —
Jésus fut trahit par saint Pierre —
Tu t'en iras les pieds devant!

III

Tu t'en iras les pieds devant,
Duchesse aux titres authentiques,
Catin qui cherches les pratiques,
Orpheline aux navrants cantiques,

Vous aurez même abri du vent,
Sous la neige, en la terre grise,
Même blason, même chemise :
Console-toi, fille soumise :
Tu t'en iras le pieds devant !

IV

Tu t'en iras les pieds devant,
O toi qui mens quand tu te signes,
Maîtresse qui liras ces lignes,
En buvant le vin de mes vignes
A la santé d'un autre amant !
Brune ou blonde, être dont la grâce
Sourit comme un masque grimace,
Voici la Camarde qui passe :
Tu t'en iras les pieds devant !

V

Tu t'en iras les pieds devant,
Grave docteur qui me dissèques,
Prêtre qui chantes mes obsèques,
Bourgeois, prince des hypothèques,
Riche ou pauvre, ignorant, savant,
Camarade, au grand Phalanstère,
Nous aurons tous six pieds de terre :
Vers la Justice égalitaire
Tu t'en iras les pieds devant !

LA MADELEINE

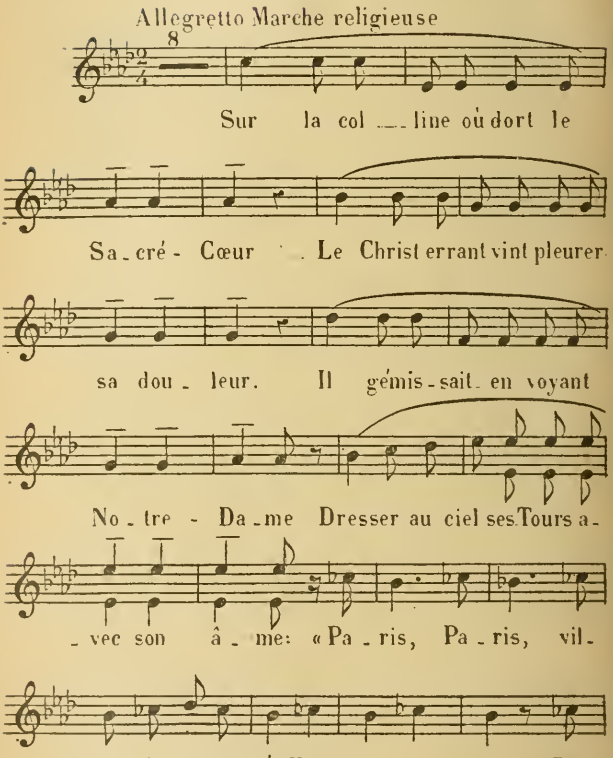
18.

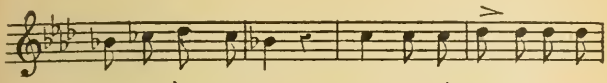
Steinlen

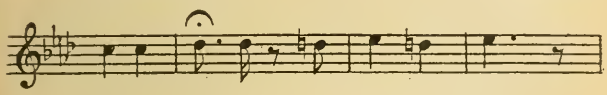
LA MADELEINE

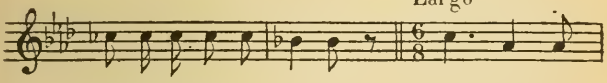
A Maurice Bouchor.

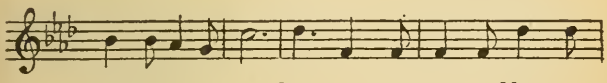
La Madeleine chante :

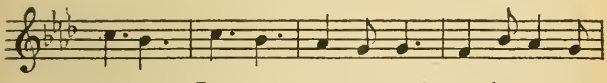


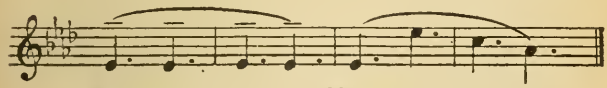

- ris, tu m'as quit - té. Tu vas pé - rir dans le sang


et la flamme. » - Pi - tié, Sei - gneur,


Largo
dit u - ne voix de femme. Sei - gneur, ne


reconnais-tu pas Cel - le qui fut la Ma - de -


- lei - ne. De - puis deux mille - ans que je pei - ne,


Mon - cœur est las! Mon cœur est lás!

I

Sur la colline, où dort le Sacré-Cœur,
Le Christ errant vint pleurer sa douleur.

Il gémissait en voyant Notre-Dame
Dresser au ciel ses tours avec son âme.

« Paris, Paris, ville d'iniquité!
Toi que j'aimais, Paris, tu m'as quitté.

Tu vas périr dans le sang et la flamme. —
Pitié, Seigneur, dit une voix de femme.

Seigneur, ne reconnais-tu pas
Celle qui fut la Madeleine?
Depuis deux mille ans que je peine,
Mon cœur est las. —

II

Toi, Madeleine, est-il possible, hélas!
Pauvre et si vieille en un corps triste et las!

Toi, ces cheveux? Toi, ces yeux? Toi, ces lèvres?
Toi, ces péchés sanglotant sous les fièvres? —

Ainsi m'ont faite, ô Seigneur, tes chrétiens.
Voici mes pieds plus meurtris que les tiens;

Voici mon cœur où s'appuyait ta tête;
Voici mon corps flétri par ta conquête.

Seigneur, ne reconnais-tu pas
Celle qui fut la Madeleine?
Depuis deux mille ans que je peine,
Mon cœur est las.

III

Que n'allais-tu dans mes cloîtres fermés? —
On n'y reçoit que des corps bien famés! —

Que n'allais-tu prier dans mes églises? —
Par les grandeurs toutes places sont prises! —

Que faisais-tu dans les bras des bourgeois? —
Mes bras faisaient le geste de ta croix. —

Il fallait faire acte de repentance. —
Aux pauvres gens tout acte est pénitence!

Seigneur, ne reconnais-tu pas
Celle qui fut la Madeleine?
Depuis deux mille ans que je peine,
Mon cœur est las.

IV

Mais tes enfants que sont-ils devenus? —
Dans la Douleur partis sitôt venus. —

Ne pouvais-tu les tenir en litée? —
Ta mère, à toi, pourquoi l'as-tu quittée! —

C'est que j'allais vers mon Père et ma Fin. —
C'est qu'ils n'avaient eux ni père, ni pain. »

Le Christ se tut. Sous le haillon de laine,
Jésus baisa les pieds de Madeleine.

« Seigneur, ne reconnais-tu pas
Celle qui fut la Madeleine?
Depuis deux mille ans que je peine,
Mon cœur est las. »

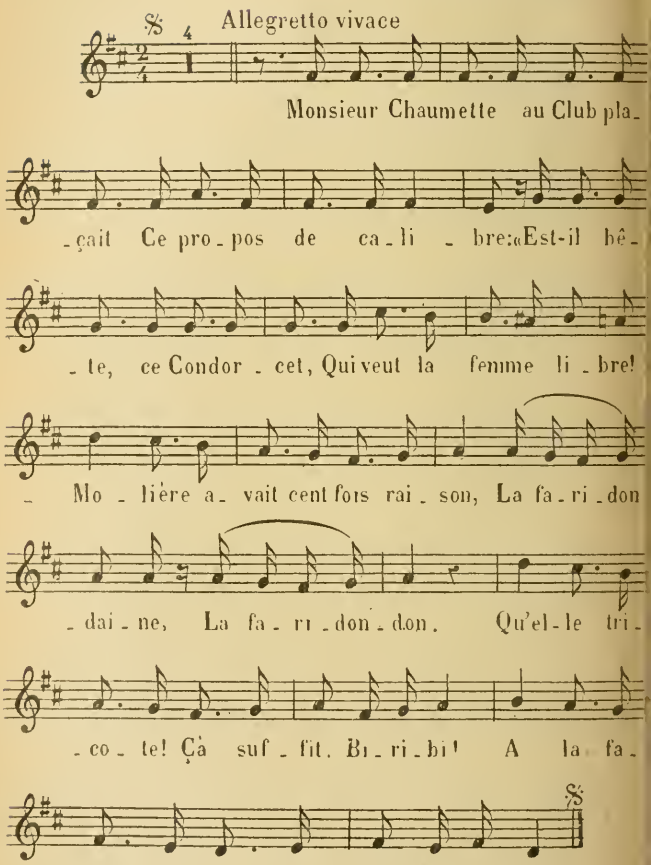
LA FEMME LIBRE

Steinlen
R.V.sc

LA FEMME LIBRE

A Jules Bois, Léopold Lacour et Charles Beauquier.

Une femme chante :



I

Monsieur Chaumette au club lançait
Ce propos de calibre :
« Est-il bête ce Condorcet
Qui veut la femme libre !
Molière avait cent fois raison,
La faridondaine, la faridondon,
Qu'elle tricote ! Ça suffit
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami. »

II

Bonaparte qui vint après,
Leur fit ce monologue :
« Toute femme instruite, à peu près,
N'est qu'une idéologue.
Il faut la mettre à Charenton,
La faridondaine, la faridondon,
Qu'elle fabrique des conscrits !
Biribi.
A la façon de Barbari,
Mon ami. »

III

En quarante-huit, on reparla. —
Il faut bien que l'on cause : —
« Puisque nous y sommes, procla-
Proclamons quelque chose :
Les droits de la femme ! Allons donc !
La faridondaine, la faridondon,
Les droits de l'homme, ça suffit !
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami. »

IV

En dix-neuf cent, nos bons bourgeois
Remontent sur la table :
« Mesdames, vous avez des droits,
Ça, c'est incontestable.
Mais quant à l'application,
La faridondaine, la faridondon,
N'en parlons pas pour aujourd'hui !
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami

V

« Vous travaillez, c'est entendu.
Vous méritez salaire.
Travailler n'est pas défendu
A la femme. Au contraire!
Mais le salaire, qu'en fait-on?
La faridondaine, la faridondon,
Ce sera pour votre mari
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

VI

« Vous voulez le droit conjugal
Réciproque en ménage.
Vous réclamez le droit légal
De porter témoignage.
La Chambre l'accorde. C'est bon.
La faridondaine, la faridondon,
Mais le Sénat répond : Nenni!
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

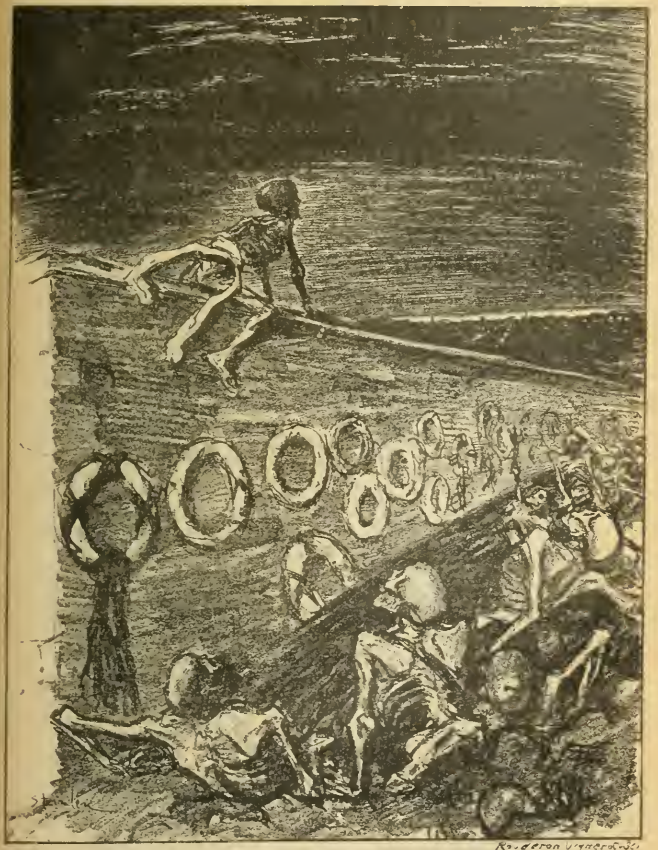
VII

« Vous réclamez contre un brevet
Une place ou tout comme.
Parbleu ! si ma tante en avait,
Elle serait un homme.
L'homme est roi. Pour lui tout est bon,
La faridondaine, la faridondon,
Excepté les enfants qu'il fit
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami. »

VIII

« Enfin, mesdames, voulez-vous
Trancher tous ces problèmes ?
Ne comptez jamais (entre nous),
Jamais que sur vous-mêmes !
Portez culotte sans façon,
La faridondaine, la faridondon.
Portez le bonnet rouge aussi !
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami. »

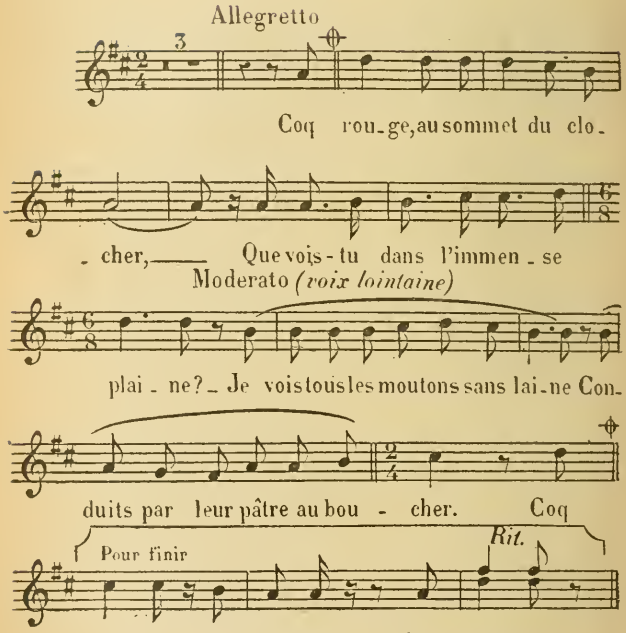
LE COQ ROUGE



LE COQ ROUGE

A Léon Daudet.

Un proscrit chante :



I

Coq rouge, au sommet du clocher,
Que vois-tu dans l'immense plaine? —
Je vois tous les moutons sans laine
Conduits par leur pâtre au boucher. —

II

Coq rouge, au sommet du clocher,
Que vois-tu dans l'immense ville? —
Je vois un vil troupeau servile
Dont chacun veut être porcher. —

III

Coq rouge, au sommet du clocher,
Que vois-tu sur la grande place? —
Je vois la vierge qu'on enlace
D'une corde, avant le bucher. —

IV

Coq rouge, au sommet du clocher,
Que vois-tu dans la grande usine? —
Je vois des femmes en gésine
Qui n'ont pas de quoi se coucher. —

V

Coq rouge, au sommet du clocher,
Que vois-tu là bas, sur la grève ? —
Je vois le bon peuple qui crève
Sous la machine sans broncher. —

VI

Coq rouge, au sommet du clocher,
Que vois-tu là bas, dans une île ? —
Je vois des hommes qu'on exile
Et qui meurent sur leur rocher. —

VII

Coq rouge, au sommet du clocher,
Que vois-tu vers la moisson blonde ? —
Je vois une moitié du monde
Que l'autre empêche d'approcher. —

VIII

Coq rouge, au sommet du clocher,
Que vois-tu dans le cimetière ? —
Je vois les morts lever leur pierre.
Les martyrs vont se revancher. —
Coq rouge !
Coq rouge !
Coq rouge !

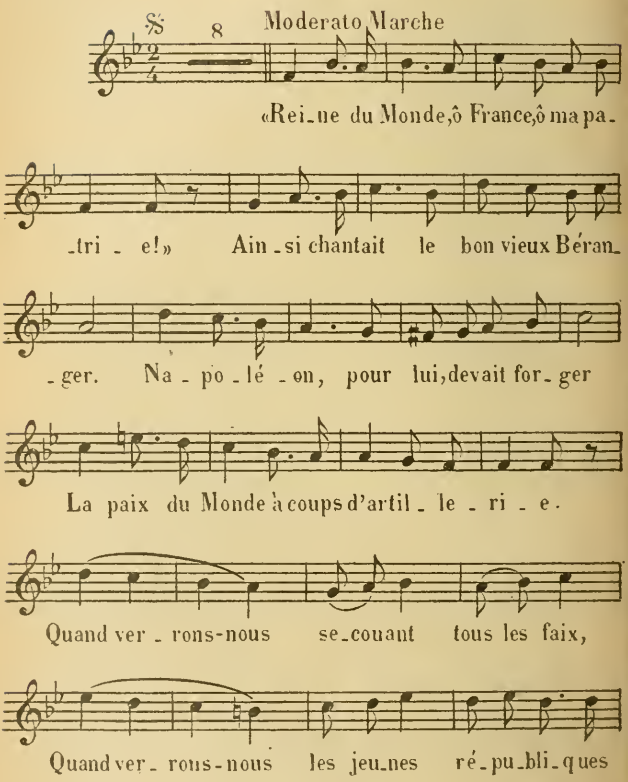
REINE DU MONDE

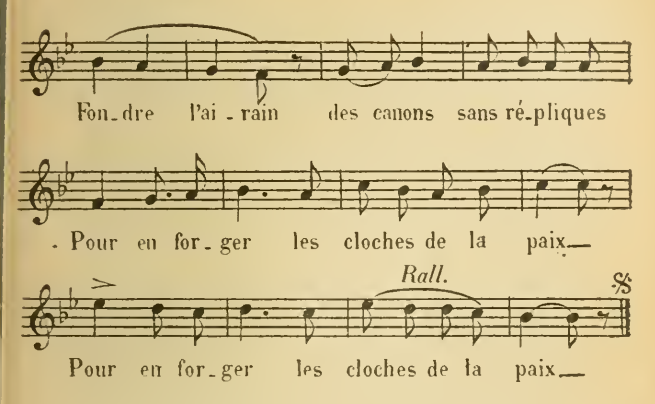
20.

REINE DU MONDE

A Léon Bourgeois.

Un Français chante :





I

« Reine du monde, ô France, ô ma patrie! »
Ainsi chantait le bon vieux Béranger.
Napoléon, pour lui, devait forger
La paix du monde à coups d'artillerie.
Quand verrons-nous, secouant tous les faix,
Quand verrons-nous les jeunes républiques
Fondre l'airain des canons sans répliques,
Pour en forger les cloches de la paix?

II

Reine du monde, ô Justice, ô patrie,
Toi qui reçus de Rome et de l'Hellas,
Le flambeau rouge avec le glaive las,
Et la balance et la loi de phratrie,

Quand verrons-nous tous les glaives brisés?
Quand verrons-nous, dans la même lumière,
Les droits du riche et ceux de la chaumière
Sur ton plateau, Justice, égalisés?

III

Reine du monde, ô Science, ô patrie,
Toi qui reçois le bon grain des cerveaux,
Où, sous quels cieux, dans quels sillons nouveaux,
Cueillerons-nous la moisson d'or fleurie?
Quand verrons-nous le pain de vérité
Servir de pâque aux familles entières?
Quand verrons-nous les esprits sans frontières
Communier au pain d'humanité?

IV

Reine du monde, ô Muse, ô ma patrie,
Toi qui reçois le rêve de nos cœurs,
Où, par quel art, sous quels rhythmes vainqueurs
Nous rendras-tu la beauté non flétrie?
Quand verrons-nous chaque artiste loyal
Sincèrement nous peindre la nature,
Sans l'anémie et sans la pourriture,
La vie, enfin, qui contient l'idéal?

V

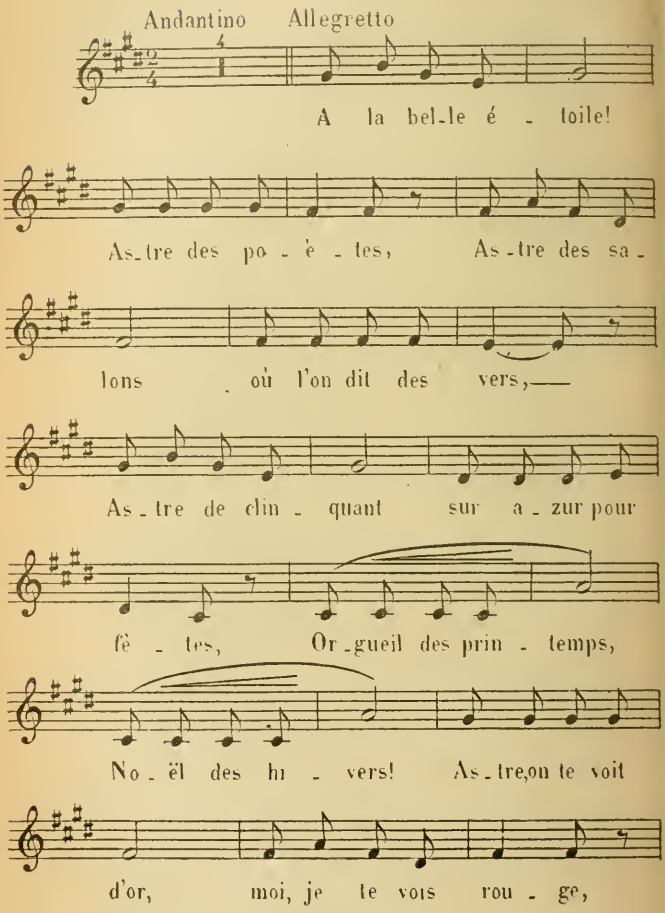
Reine du monde, ô France, ô ma patrie,
A ton sein pur, gonflé du lait d'amour,
J'ai bu le droit de penser en plein jour ;
C'est de ton sang que mon âme est nourrie.
Pour voir fleurir ton mot d'ordre : « Aimez-vous ! »
Faut-il mon sang contre la tyrannie ?
Voici mon sang, prends-le, mère bénie,
Pour voir le monde, ô France, à tes genoux ?

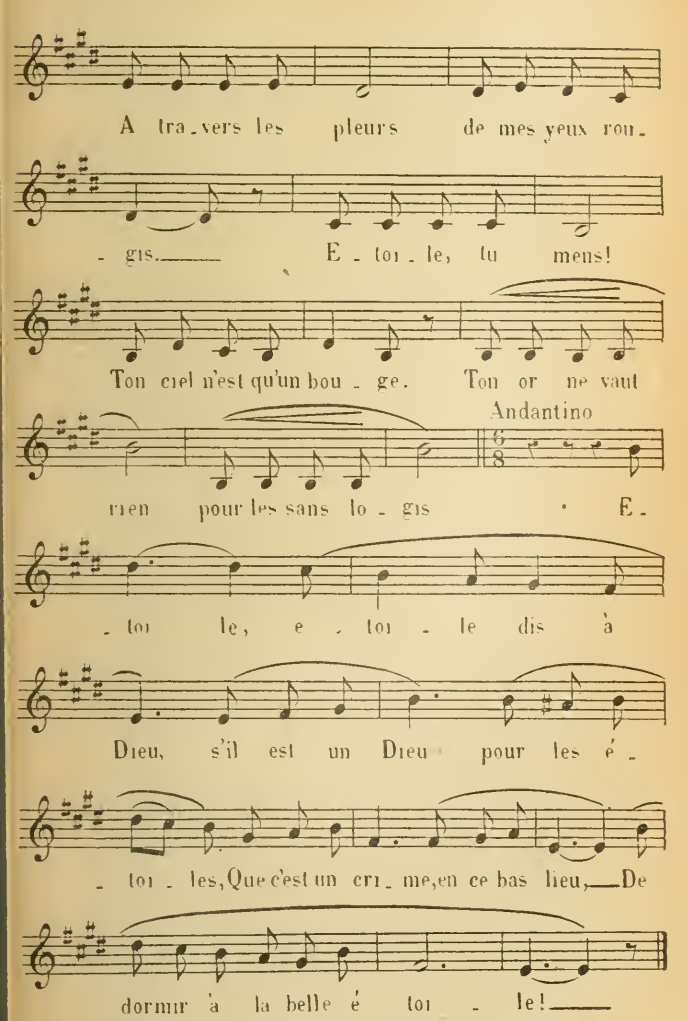
L'ÉTOILE ROUGE

L'ÉTOILE ROUGE

A Madame Séverine

Un vagabond chante :




A tra_vers les pleurs de mes yeux rou_
_ gis. E _ toi _ le, tu meus!
Ton ciel n'est qu'un bou _ ge. Ton or ne vaut
Andantino
rien pour les sans lo _ gis . E_
_ toi le, e _ toi _ le dis à
Dieu, s'il est un Dieu pour les é_
_ toi _ les, Que c'est un cri_ me, en ce bas lieu, De
dormir à la belle é toi _ le!

I

A la belle étoile ! Astre des poètes,
Astre des salons où l'on dit des vers.
Astre de clinquant sur azur pour fêtes.
Orgueil des printemps, Noël des hivers !
Astre, on te voit d'or. Moi, je te vois rouge
A travers les pleurs de mes yeux rougis.
Étoile, tu mens. Ton ciel n'est qu'un bouge;
Ton or ne vaut rien pour les sans-logis.

Étoile, étoile, dis à Dieu,
S'il est un Dieu pour les étoiles,
Que c'est un crime en ce bas lieu
De dormir à la belle étoile.

II

Une étoile d'or aux rais de lumière,
C'est très beau, je sais, sur quelque blason.
Mais pour qui la voit, couché sur la pierre,
L'étoile n'est plus qu'un feu sans raison,

Un feu si lointain qu'il nous fuit sans cesse
Et nous rend le froid plus cruel encor,
Rayon meurtrier dont la lueur blesse
Comme un coup porté par un poignard d'or.

Étoile, étoile, dis à Dieu,
S'il est un Dieu pour les étoiles,
Que c'est un crime en ce bas lieu
De dormir à la belle étoile.

III

Étoile, on nous dit que tu sers d'enseigne
A l'hôtel du Ciel où l'on fait bon feu.
C'est faux. Quand je dors, j'ai froid. Mon cœur [saigne.
Car ton hôtelier ne fut jamais Dieu;
Car voici la loi qui passe et m'arrête,
Et l'on me condamne ainsi qu'un vaurien,
Pour avoir dormi sans toit sur ma tête.
Et voilà mon crime. Et tu ne dis rien!

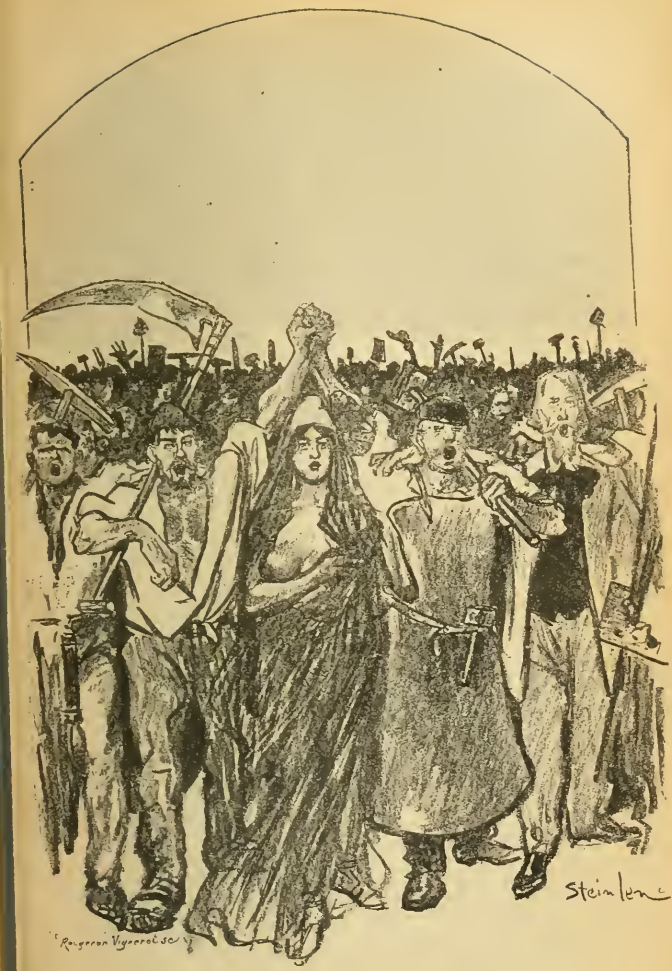
Étoile, étoile, dis à Dieu,
S'il est un Dieu pour les étoiles,
Que c'est un crime en ce bas lieu
De dormir à la belle étole.

IV

Étoile, dis-leur ton réel symbole :
Comme ton éclat n'est qu'un or d'emprunt,
Leur justice n'est qu'une lueur folle,
Feu-follet du droit qui semble défunt.
On le croit défunt. Mais vienne l'aurore !
L'étoile s'éclipse au rayon vermeil.
Le follet s'éteint. L'horizon se dore.
Car voici briller l'Éternel soleil.

Étoile, étoile, dis à Dieu.
S'il est un Dieu pour les étoiles.
Que c'est un crime en ce bas lieu
De dormir à la belle étoile.

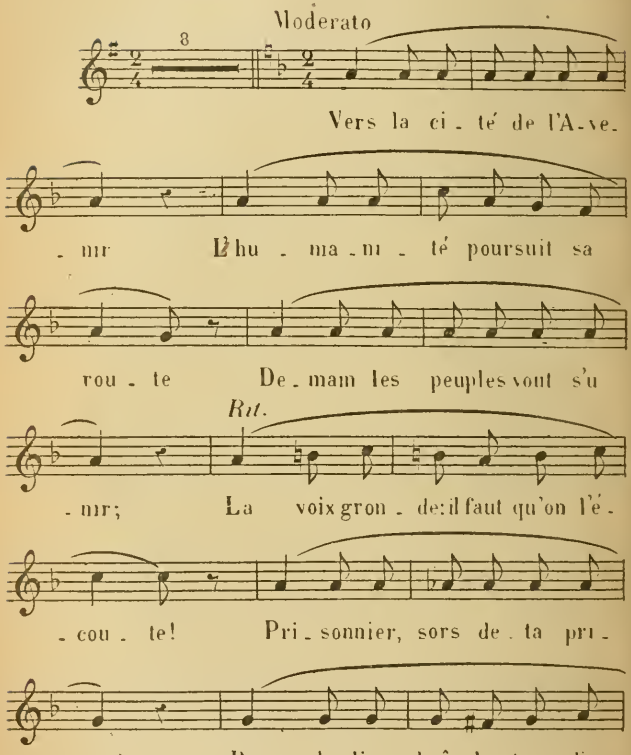
LE SOLEIL ROUGE

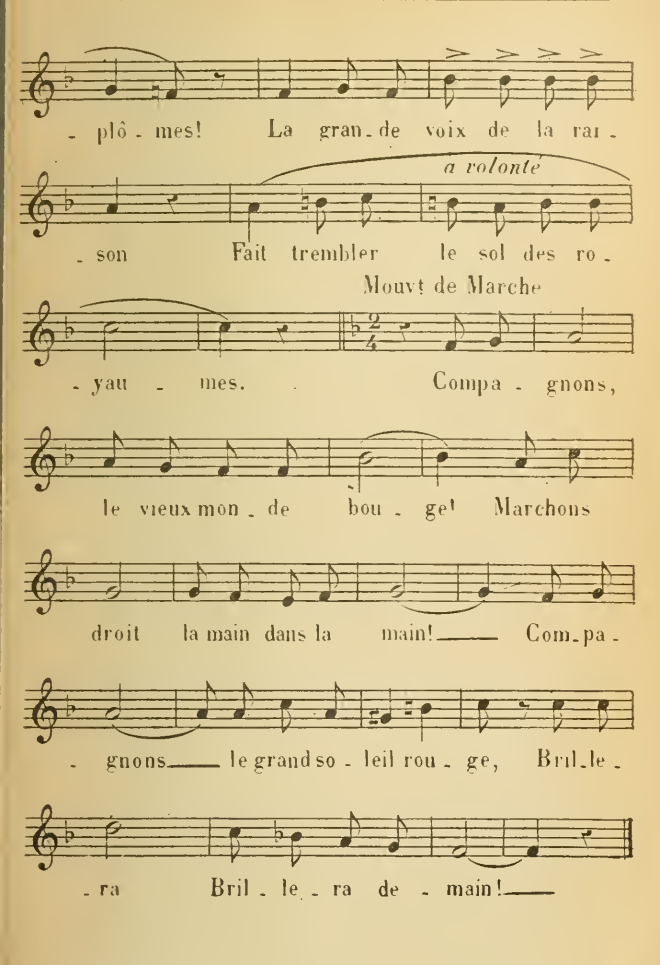

Steinlen
Rougeron Vigeret sc

LE SOLEIL ROUGE

A la Fraternité Humaine.

Un compagnon chante, à l'aurore des Temps Nouveaux :




- plô - mes! La gran - de voix de la rai -
a volonté
- son Fait trembler le sol des ro -
Mouvt de Marche
- yau - mes. Compa - gnons,
le vieux mon - de bou - ge! Marchons
droit la main dans la main! Com - pa -
- gnons le grand so - leil rou - ge, Bril - le -
- ra Bril - le - ra de - main!

I

Vers la Cité de l'avenir
L'humanité poursuit sa route.
Demain, les peuples vont s'unir;
La voix gronde : il faut qu'on l'écoute.
Prisonnier, sors de ta prison!
Bachelier, brûle tes diplômes!
La grande voix de la raison
Fait trembler le sol des royaumes.

Compagnon, le vieux monde bouge :
Marchons droit la main dans la main!
Compagnon, le grand soleil rouge
Brillera, brillera demain.

II

Paysan qui semais le blé
Sans le pouvoir manger ni vendre.
Tu courbais l'échine, accablé
Sous l'impôt qu'il te fallait rendre.

Au bout du sillon, le repos!
Sois libre et fort comme un grand chêne!
Le sol ne paîra plus d'impôts
Quand viendra la moisson prochaine.

Compagnon, le vieux monde bouge :
Marchons droit la main dans la main!
Compagnon, le grand soleil rouge
Brillera, brillera demain.

III

Petit bourgeois, petit rentier.
Tu fiais à la haute banque
Le fruit de ton labeur entier;
La banque a sauté. L'or te manque.
Allons, pas de fausse pudeur!
Lutte à nouveau pour l'existence!
Viens dans nos rangs! Viens, trimardeur!
Le travail seul vaut l'assistance.

Compagnon, le vieux monde bouge :
Marchons droit la main dans la main!
Compagnon, le grand soleil rouge
Brillera, brillera demain.

IV

Soldat qui tombais, à vingt ans,
Sur les champs de mort et de peste
Pour enrichir quelques tyrans,
Jette-leur deux sous, s'il t'en reste !
Près du filon d'or mitoyen
Laisse les débattre leur crime !
Ne combats, soldat-citoyen,
Que pour le bon droit qu'on opprime !

Compagnon, le vieux monde bouge :
Marchons droit la main dans la main !
Compagnon, le grand soleil rouge
Brillera, brillera demain.

V

Ouvrier du grand bâtiment,
Prépare tes outils ! C'est l'heure !
Ton devoir, c'est le dévoûment :
Construis au peuple sa demeure !

Quand le soleil l'aura fondu,
L'or ne sera qu'un peu de lave.
Mineur, ton ciel bleu t'est rendu :
Le travail a fait roi l'esclave.

Compagnon, le vieux monde bouge :
Marchons droit, la main dans la main !
Compagnon, le grand soleil rouge
Brillera, brillera demain.

VI

Prostituée au lit sans draps.
Il te manquait pour être sage
La dot exigible aux contrats,
De quoi payer ton mariage.
Marche au grand jour! Lève les yeux.
Tes yeux purs, vers celui qui t'aime
Et demain, tes enfants joyeux
Te vengeront de l'anathème.

Compagnon, le vieux monde bouge
Marchons droit, la main dans la main
Compagnon, le grand soleil rouge
Brillera, brillera demain.

VII

Christ au grand cœur, mort de pitié,
Ton exemple anime tes frères.
Le rachat n'est fait qu'à moitié,
Les martyrs sont les prolétaires.
Vers la Cité de l'Idéal,
Ils vont, gravissant le calvaire,
Afin que nul ne soit vassal
Dans l'avenir fraternitaire.

Compagnon, le vieux monde bouge :
Marchons droit, la main dans la main !
Compagnon, le grand soleil rouge
Brillera, brillera demain.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

		Pages
1.	Chanson de Misère	1
2.	Chanson du Rémouleur	7
3.	Chanson de l'Oubli	15
4.	Chanson de l'Aiguille	21
5.	La Forêt rouge	27
6.	La Vigne rouge	33
7.	La Cité rouge	41
8.	Le Moulin rouge (1)	49
9.	Noël rouge	57
10.	La Voleuse	63
11.	Les quatre Dames	69
12.	La Chanson du pauvre chanteur	75
13	L'Agonie de l'Artiste	83
14.	Nocturne rouge	89
15.	Aubade rouge	95
16.	Fermez la porte	101
17.	En face	107
18.	Les Ventres	113
19.	Chanson de Nature	121
20.	Le Mot passé	129

(1) Voir note page suivante.

Pages
21. La Dernière Bastille. 137
22. La Chanson du Laboureur (1) 145
23. Le Lys rouge. 153
24. Les Chardons. 161
25. Les Pissenlits 167
26. Chanson des Maréchaux 175
27. Et puis après. 183
28. Le roi Plutus. 189
29. L'Homme de bronze. 197
30. Tu t'en iras les pieds devant (1). 203
31. La Madeleine. 209
32. La Femme libre 217
33. Le Coq rouge 225
34. Reine du Monde. 231
35. L'Étoile rouge. 239
36. Le Soleil rouge. 247

(1) Les chansons du *Laboureur* et du *Moulin Rouge*, déjà publiées dans d'autres volumes, ont été insérées dans ce Recueil, avec des mélodies nouvelles, pour donner au lecteur l'œuvre musicale complète de Marcel Legay. On a ajouté pour la même raison la chanson des *Pieds devant*.

Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie, rue de Damiette, 2, 4 et 4 bis

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

GEORGES RENAULT & HENRI CHATEAU

MONTMARTRE

COUVERTURE DE A. WILLETTE

DESSINS, PORTRAITS ET ILLUSTRATIONS

DE

Balluriau, Buret, Émile Cohl, M. Decouter, Georges-Edward, O'Galop, Grün, Hubert, Léandre, Payen, Pelez, Rib-Roy, Redon, Steinlen, Tichon, Willette, etc.

Un vol. in-18 jésus : 3 fr. 50

L'ouvrage de MM. Georges Renault et Henri Château comporte l'histoire de la Butte sacrée depuis saint Denis jusqu'à la fin de ce siècle qui aura vu naître le Sacré-Cœur et aussi des guinguettes, des bals, des cabarets des chansonniers.

Montmartre, tout en étant précis et exact, est traité d'une plume alerte et vive aux points de vue archéologique, historique, religieux et amusant. C'est une œuvre sincère.

Plus de cent dessins, portraits, caricatures signés Balluriau, Léandre, Steinlen, Willette, etc.. s'ajoutent à de nombreuses photogravures et à un grand nombre de reproductions d'estampes.

Paris, Imprimerie Générale, M. La Rivierre et Cie, 12, Rue Martel.

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 15 25 14 007 6